

La Matrice des Exilées



Gérard Fronty

Exergue :

« L'exil est la dislocation entre le temps qui n'est plus le temps et le lieu qui n'est plus le lieu. »

Jean Fanchette, *L'île équinoxiale*.

« Quiconque, presque sans préparation ni transition, serait transporté de sa chambre au sommet d'une haute montagne éprouverait semblable sensation : une insécurité sans pareille à se sentir livré à l'inexprimé risquerait de l'anéantir. Il s'imaginerait tomber ou croirait être projeté dans l'espace ou éclater en mille morceaux : quel monstrueux mensonge son cerveau ne devrait-il pas imaginer pour récupérer ses sens et y remettre de l'ordre. Ainsi, pour qui devient solitaire, toutes les distances, toutes les mesures changent ; beaucoup de ces changements surviennent brusquement et, comme chez cet homme au sommet de la montagne, naissent alors des représentations extraordinaires et des sensations fantastiques qui semblent dépasser le seuil du supportable. »

Rainer Maria Rilke, *Lettres à un jeune poète*

« On est toujours plus ou moins exilé : du ventre de sa mère, ensuite de toute la famille, puis du lieu, du souvenir. »

Elie Wiesel, *Mémoire à deux voix*.



Toutes les sculptures ici présentes sont réalisées par l'artiste Micou Rouziès.

Les photos sont celles que j'ai prises pour son site.

Voir le site <http://micourouziès.free.fr>

Vous y trouverez une présentation de l'artiste et presque toutes ses sculptures ainsi que des textes que j'ai écrits pour certaines de ses expositions à partir de 2004.

Avant-propos :

Libre voyage en terre sculptée, c'est ainsi que j'ai pensé l'écriture de ce texte.

Dès l'année 2004, ma grande complicité sensible et intellectuelle avec l'artiste Micou Rouziès m'immerge dans son univers sculpté, et me pousse à réfléchir sur le thème de l'exil.

Elle me propose, en 2006, d'accompagner son exposition *Les Exilées* d'un texte que j'écris pour présenter son œuvre de l'année. Pour approfondir cette réflexion, il me semble alors plus cohérent et pertinent de privilégier, par un rythme aphoristique, une écriture à la fois poétique et philosophique.

À terme, j'ai choisi une progression structurée en trois parties intitulées respectivement :

Partie 1 : Cette Patrie anonyme.

Partie 2 : La Patrie-Patrie des Exilées ou la terre d'asile.

Partie 3 : La Poétique des Exilées : Contr'Un et Contrée.

Bonne lecture

Cette Matrie anonyme

Partie 1

1.

Dévoiler l'exil ? — Commencer tout de suite par ce constat : l'exil se définit d'abord comme une expulsion hors de sa *patrie*, avec défense d'y revenir. L'expatrié est dit en *situation d'exil*. La terre où séjourne la personne expulsée s'appelle aussi l'exil. Ainsi, Victor Hugo, le plus discoureur de tous les exilés politiques, concédait avec ironie que « *s'il y avait de beaux exils, Jersey serait un exil charmant* ».

L'exilé est « hors de sa patrie » ! Si l'on admet sans hésitation que la première langue est toujours langue maternelle, vous reconnaîtrez, sans peine, que l'espace de terre possédé par les quelques-uns d'où l'exilé est banni, expatrié ou proscrit, est presque toujours la terre des pères... une patrie. Car la terre appartient aux pères et le mot « **patrie** » désigne étymologiquement, le « pays des pères ».

Le mot « matrie » n'existe pas ! Ou si peu ! Les dictionnaires l'ignorent et certains prétendent qu'il n'est qu'un concentré de *mère-patrie* ! On le trouverait chez Jean Bodin,

philosophe du XVI^e siècle et, au milieu du XIX^e, l'Académie française précisait que, selon Plutarque, on devrait substituer ce nom « à celui de Patrie, parce que les attributs de la terre natale tiennent plus de ceux de la mère que de ceux du père. Il a été employé par quelques écrivains français, qui ont répété cette remarque. Cela a-t-il changé quelque chose ?

Et les **Exilées** ? Elles sont toujours en plus grand nombre qu'on ne le croit. Parfois même, sur leur propre terre, dans leur propre patrie et dans leur propre langue... la langue maternelle.

2.

Démasquer l'exil ? — Les propriétés renvoient toujours à des appropriations dissimulées. Parmi celles-ci, les strates de l'ordre patriarcal ont réussi la plus efficace des performances de l'idéologie : faire passer pour naturelles et définitives les appropriations violentes et violeuses de l'ordre des pères. Il faut constamment s'étonner de l'idée de possession pour s'élever, en haute histoire comme en haute montagne et repérer ainsi les sources des fleuves de l'exil.

On oublie trop vite que dans idéologie il y a, sous-entendue, une incontestable logique des idées (des idées-aux-logis). Et certaines logiques sont à démasquer plus qu'à dévoiler ; car on oublie leur finalité première : consolider, avec un art certain de la perversion, un monde fallacieux. Pour duper et faire croire aux fondements naturels qu'une terre sans cesse ensemencée et engraisnée d'axiologies fardées et truquées va faire croître et nourrir. Toutes les axiologies sont à leur morale ce que les remparts sont aux citadelles.

3.

Découvrir l'exil ? — Pour y parvenir, il convient de pratiquer la remise en cause de nos cultures et de leurs dogmes. Facile à dire, beaucoup moins à mettre en œuvre et à réussir. Se libérer des traditions et du droit n'est pas sans risque. Seule une grande attention critique, permet de clarifier l'opacité voulue et cultivée par les sédimentations de l'histoire des hommes. Le jugement critique et distancié est nécessaire.

Imaginer et penser autrement n'est pas chose simple ! Cela dépend de notre capacité à dévoiler, à démasquer et à découvrir les servitudes construites par les structures plurielles des pouvoirs en place et aussi des pouvoirs émergents. On peut alors atteindre et comprendre un palier plus cosmopolite, presque paradoxal : il y a toujours, dans la genèse d'une culture, des jeux infrastructurels et des édifications super-structurelles — on doit au moins cette lucidité pyramidale à l'analyse marxiste — par lesquelles on a effacé des liens primordiaux à une soi-disant nature, et gommé, en réalité, les variations d'anciennes modalités proprement culturelles.

4.

Déconstruire l'exil ? —. Chaque fois que la tradition s'autorise à oublier la Terre, notre monde comme lien à la Terre, elle diminue sa légitimité, perd l'autorité et se ratatine dans l'autoritarisme.

Les premiers cultes des ancêtres sont la marque effective de la sédimentation en tradition de pouvoirs réels. Mais quelles que soient les traditions — et les jeux de pouvoirs

qui les ont instaurées —, dès que les hommes entrent dans l'histoire, le premier effacement universel s'opère dans cet oubli cultivé : en réalité, tout lopin de terre appartient, d'abord, à la Terre. C'est elle notre véritable Exil.

Nous devrions d'ailleurs l'appeler la *Matrïe*, plutôt que la Patrie. Le déni de Terre est une opération stratégique des Pères.

C'est en pensant à elle, sans doute, cette *Matrïe* anonyme, qu'Hugo (on me pardonnera ce second recours) écrivait : « *La terre, inépuisable et suprême matrice* ».

L'exil résulte toujours d'une entreprise pour *anonymiser* ceux que l'on condamne à l'exil !.

5.

Traduire et dénuder l'exil ? — Impossible prétention ! Son gosier de métal, plus barbare encore qu'une horloge de poète, se joue de toutes les langues et son lexique est analogue : un glossaire de sang et de haines identiques. Depuis les origines de l'homme, en effet, bien avant que n'advienne le bon sens, — la raison, ses excès et ses multiples travers —, l'exil semble, vraisemblablement, avoir été la chose du monde la mieux partagée. C'est un genre intarissable et prolifique.

Faut-il pour autant, sous prétexte que le genre subsume sans fin des espèces toujours nouvelles, renoncer à dénoncer l'exil et ses avatars présents ?

Parce qu'il serait inlassablement protéiforme, une chose qu'aucun terme ne clôt, devrions-nous faire silence ? Devrions-nous, sans vergogne, croire aux mensonges purificateurs et à l'archéologie revisitée par les Écritures ? Pas si saintes que ça !

6.

Les Écritures et l'exil ? Les Écritures ne sont pas au service de la mémoire. Sous couvert de rendre éternel un moment de sincérité mystique, elles ont pour mission, sans en avoir l'air, d'édifier un mythe qui — non content de se travestir en genèse authentique — a pour but d'abolir les autres traces réelles de l'histoire véridique. On glisse ainsi de l'authentique révélation mystique à la volonté de mystification. Et, finalement, dans tous les Livres d'Écritures, c'est la pluralité des vérités qui se trouve exilée par la volonté totalitaire et monolithique du vrai.

Les Pères des Écritures sont des Pères d'Exils et d'effacements. Ils savaient écrire ! Et ils connaissaient déjà la force des exégèses que l'écriture déclenche depuis les âges d'or des Sumériens, d'Élam ou de l'Égypte et de la Grèce. Écrire servait déjà à graver le sillon d'une vérité non négociable. L'écriture des Écritures est à chaque mot la marque d'un choix et d'une volonté : anéantir toutes les autres versions possibles de la vérité. Voilà pourquoi choisir d'écrire est devenu l'art d'effacer volontairement les traces de l'histoire réelle pour en construire une autre, définitive et dépourvue de tout esprit critique, hormis celles des esprits autorisés de l'exégèse : autre façon de tourner en rond pour discréditer et éliminer d'autres voies...

Les Écritures sont la trace superficielle des stratégies d'enfouissement : le rocher du haut de la montagne cache l'épaisseur géologique des histoires humaines sous le poids du sermon. Les tables de la Loi sont un cantique à l'exil organisé : un morceau de rocher pour les Sisyphe d'en bas.

L'affleurement est un parfum d'Exil.

7.

Captivité de l'exil ? —. Les faiseurs d'Écritures sont soumis à un paradigme de l'exil : la diaspora des faits au profit d'un dogme.

Néanmoins, c'est toujours dans l'épaisseur du temps présent que l'exil tisse ses affres. Le voile des suaires de soie, brodé par le recul historique et dogmatisé par des Pères autoritaires sur toutes sortes de parchemins, est un cache misère. Les paroles envolées sont traduites et trahies par l'Écriture : premier palimpseste ! C'est le premier effacement.

La purification par le texte est toujours post-putrescence. Le voile du miracle est un voile de honte et d'abjection.

Les abjurateurs de l'histoire réelle sont des sortes d'Abraham d'opérette. L'exil est abonné aux miracles récurrents du déni. Ils en sont les captifs !

8.

Les âmes et l'exil ou l'exil de l'âme ? « L'exil de l'âme » n'est qu'une des formes symboliques de l'hypocrite culture du déni. Une sorte de complaisance pour ériger de grands cimetières sous les petites lunes des « bien-pensants ». En réalité, ceux qui ont réellement souffert de l'exil portent, en eux, dans ce qu'il leur reste d'âme, un irrépressible et immobile exil : celui de la mémoire et de ses mines. Parfois quelques diamants en viennent sous forme de romans, de chants, de poèmes, ou d'images.

C'est le Gospel !

9.

Démythifier l'exil ? — Dans la mythologie grecque, Poséidon, dieu de la Mer, a un fils, Protée. Il est son assistant et le gardien de ses phoques. On dit que Protée possédait le don de prophétie et connaissait le passé, le présent et l'avenir. Imaginez le nombre de fâcheux, de lâches et de superstitieux capables de s'intéresser à cela ! Toutefois, ce don devant être protégé des importuns, il avait également reçu de son père, en partage, le pouvoir de se métamorphoser. Pour échapper aux enqueteurs, il était capable de prendre des formes effrayantes d'animaux sauvages ou de monstres ; il pouvait, aussi bien, se changer en arbre qu'en eau, ou en feu.

Chaque jour, à midi, il sortait de la mer et allait dormir à l'ombre des rochers de l'île de Pharos en Égypte, ses phoques fidèles à ses côtés. Celui qui désirait connaître le futur devait le capturer et surtout le maintenir, quelles que soient ses métamorphoses. Si aucune de ses ruses ne marchait, Protée reprenait sa forme initiale et disait alors la vérité. On raconte que seul Ménélas, roi de Sparte, ne le laissa pas s'échapper et que, vaincu, Protée finit par lui livrer quelques vraies prophéties.

Les mythes sont ainsi faits qu'ils synthétisent, en une fable, les variations du réel. Parfois, certains mythes sont plus vrais que nature ou qu'on ne le pense. Mieux qu'un aveu naïf ils nous concèdent le genre variable de l'Exil. Derrière les métamorphoses de l'Exil se tient un éternel Protée : sa langue, à la dérobée, est celle d'Ésope.

À la porte des mots avoués se dénudent ou se rhabillent l'ignominie, le déshonneur, l'impudeur, l'aveu, l'amnésie, le remords et l'effacement. C'est un collier de perle et de jeux subtils sur le fil de la parole arrachée. Autant de parures qui masquent l'histoire effective.

Dans chaque langue, il y a des bouquets d'euphémismes calculés pour dissimuler les réalités. C'est une éternelle constante de l'inconstance générique : l'exil aussi avance masqué, plus rusé qu'un Protée déchaîné...

10.

Démystifier l'exil ? Néanmoins, c'est au présent que nous vivons. Et, au présent, l'exil est toujours un Protée à double issue, double échappement et triple variation : étonnant dynamisme de son génie protéiforme.

Épisodiquement, pour quelque imprévisible courant d'air, la porte s'entrebâille et fait frissonner les dentelles de la mémoire.

Parfois le temps reste suspendu entre oubli et désir — aussi évanescent et complexe que les trous d'un tore de psychanalyste — entre deux mailles. Le tore nous dit le *Petit Larousse* est cette « surface de révolution engendrée par un cercle tournant autour d'une droite située dans son plan et ne passant pas par son centre ; solide limité par cette surface ».

Après coup, les historiens, les politiques et les témoins du passé varient, sans fin, le souffle du vent : il n'habite plus que la surface de révolution engendrée par un cercle de pensée dont la logique — de « droite située dans son plan et ne passant pas par son centre » — traduit les zones que la pensée exile volontairement ou inconsciemment.

Mais en architecture le tore est une « grosse moulure pleine de profil arrondi ». L'histoire a ses mouleurs, ses rémouleurs, ses *évideurs* et ses dévideurs.

Revisiter l'exil ? — Pour dévoiler certaines formes récurrentes d'exil, il faut essayer de comprendre les rôles mutants des personnages complexes qui, dans chaque nouvelle tragédie, sont les mêmes auteurs et les mêmes acteurs incontestables des catastrophes historiées.

Qu'ils les attisent ou les subissent ne change rien à la nécessité d'observer les déclinaisons du temps et des mœurs. En effet, sans cesse renouvelées, les dialectiques de la guerre et de la paix, de l'ami et de l'ennemi, de l'intérieur et de l'extérieur, de l'émigration et de l'immigration, des genèses et des eschatologies, traduisent ou trahissent toutes les variations polyglottes et polysémiques des formes toujours reprises de l'exil. Certes !

Mais c'est dans le temps que cela se fait, dans l'épaisseur verticale du temps. Les linguistes parlent de diachronie et de synchronie pour rendre compte des variations du sens, selon qu'elles s'effectuent dans l'épaisseur d'un temps topologique ou dans l'horizontalité multiculturelle d'une même époque.

Pour mieux comprendre, il suffit de regarder dans les vieilles armoires comment nos arrière-grand-mères dressaient les piles de linge : l'histoire aussi empile les choses d'une drôle de façon, sur différentes étagères, horizontalement et verticalement. On oublie que le verbe *historier* signifie d'abord le fait de décorer de scènes à personnages et d'enjoliver d'ornements... notamment avec des scènes tirées de l'Écriture sainte et de la vie des saints (appelées *histoires* au Moyen Âge).

C'est, pourtant, si loin de l'histoire réelle. Prenons, au hasard, cette robe de mariée : on en ferait presque une image du bonheur... mais ses dentelles sont fanées et les mites ont parfois ajouté des trous qui brisent et perturbent cruellement l'harmonie imposée du départ. Dans la mémoire de la mariée il y a aussi des trous que rien n'explique ; pas même l'harmonie rêvée du départ.

L'histoire revisitée est, comme un livre de prière, une entreprise d'ornementation et elle a ses élus : les saints ne sont pas des Exilés, ils sont le choix d'exiler et le cache-misère du mensonge perpétué. La prière est l'ornement de la misère : le tore auréolé, la « grosse moulure » d'une situation qui a besoin d'illusions coquettes.

La prière est au révisionnisme ce que le trou est à la dentelle !

12.

Désacraliser l'exil ? — Pour avoir le temps de repérer la stratégie des Pères, d'en déceler toute l'ambigüité et maintenir un brin d'objectivité, il faudrait, aujourd'hui, maintenir présent à l'esprit chaque variation d'exil. Certaines sacralisations sont en réalité profanatrices. Parce qu'une vérité se révèle souvent à double face, il convient, patiemment, d'en dévoiler l'autre face, la part cachée. Qui ne peut prouver que l'exil aussi est un Janus bifrons¹ : la vérité dite au présent et la vérité vendue à l'histoire et conçue pour elle ? Côté face Janus grimace, souffre et ferme la porte du passé ; côté pile quelqu'un frappe les coups d'un avenir incertain. Les décorateurs et les faiseurs d'histoires (pas les faiseuses !) sont à l'œuvre !

Mais où sont les déterminations réelles ? D'où viennent la souffrance et la décision de tourner le dos ? Qui se révèle déterminé à changer de dessein et de destin, à élaborer un projet. Quelles perceptions, quelles strates de la mémoire et quelle attente réelle ?

Quant à notre Janus, on ne peut oublier l'étroite marge de vie qui relie ses deux faces : elle arbore l'épaisseur d'une porte qui s'ouvre et se ferme, aussi vite que le sens, au

¹ Dans la mythologie romaine Janus est l'un des plus anciens dieux, gardien des portes dont il surveille les entrées et les sorties. Il est représenté avec deux visages opposés (*Janus bifrons*), qui évoquent les deux faces d'une porte.

présent... et, pour les amateurs de tragédie, elle garde l'efficacité redoutable d'un praticable, sur un vieux plateau de théâtre. Dans le trou du souffleur, un vieil homme en guipure habille une mémoire déficiente : c'est l'historien.

Exacerbons la métaphore : la guipure est une dentelle sans fond dont les motifs sont séparés par de grands vides... Vertiges herméneutiques des grands vides !

13.

Déshabiller et rhabiller l'exil ? — Quand on sculpte on est aussi *chargé d'histoire*. Et le choix des matériaux est plus subtil encore qu'un choix de langue. Il fallait l'ingéniosité de Micou Rouziès et son désir d'utiliser une espèce d'espéranto tactile — une sorte de sens commun qui vivifie et partage l'ouvrage —, pour oser s'emparer d'une matière symboliquement si chargée : car la dentelle est aux femmes ce qu'un filet maillant est à la pêche.

Et les *Exilées*, par leur singularité et par-delà ce collier de solitudes incarnées qu'elles transfigurent, nous dessinent une terre nouvelle. Ce n'est plus la Guipure de Flandre, de Venise ou du Puy ! C'est la Guipure des Immémoriales. Le grand bal des guipures que met en scène la procession des Exilées transcrit la trace d'une orchestration nouvelle : au fuseau, à l'aiguille, au couteau, au ciseau, au pinceau, avec des mousses, des plumes et du bois mort, avec des feuilles, de l'argile et des cendres, avec un vent de plâtre et des éclats de rosée dans les yeux et sur les champs de nos récits. Une autre histoire se déshabille et c'est notre mémoire qui est mise à nu. Sa partialité revêt le second sens de guipure : « Étoffe formant filet, imitant la dentelle, dont l'utilisation principale est la

confection de rideaux et de stores d'ameublement ». L'histoire « ameublît » son intérieur comme une charrue sanguinaire.

14.

Musicaliser l'exil ? — La dentelle est l'art d'effectuer des trous au rythme du tambour, cet étrange métier des brodeuses. Les mots ont de drôles de racines et de recoupements, l'histoire aussi. Le tambour ne bat pas la même mesure sous les baguettes des soldats que sous les aiguilles des dentellières. Micou Rouziès a choisi pour la symphonie des *Exilées* cette *Matrie* du silence ajouré : chaque trou est une note du requiem blanc offert aux terres d'Exils.

15.

Dépeindre l'exil ? —. Oui ! Pour dévoiler et dépeindre l'exil, l'invariable constante qui revient sans cesse c'est la dentelle : toujours la même et toujours une autre. Elle est une mesure à portée des cris qui sont tus. Pour se digérer, la chape de plomb d'une certaine histoire — dont l'impartialité est à la vérité ce que l'effacement est au silence convenu — , a besoin de festons : on décore de médailles les héros sanglants puis l'on brode d'oubli les muselés, les étouffés. Plus la dentelle est ajourée plus elle traduit l'ajournement par le vide.

La dentelle traduit à sa façon la partition d'un temps révolu aux motifs si familiers et si lointains. Entre l'antienne des anciens et la rengaine populaire, il y a le même écart de

tempo qu'entre la dentelle d'Église et la dentelle des pauvres, la dentelle régulière et la dentelle séculière.

Si la dentelle est sans merci... l'exil aussi. Une certaine histoire aussi ! Dans nos histoires on ne fait pas dans la dentelle ! et les femmes en sont bel et bien les oubliées.

16.

Sémantique de l'exil ? — La dentelle est devenue la forme symbolique la plus appropriée, la plus loquace et la plus éloquente, pour raconter différemment nos histoires d'exils. C'est un véritable glossaire de haute-lice qu'a choisi la sculptrice.

Pour un dialogue si particulier — avec les substances concrètes que sont la terre, le plâtre, la mousse, les bois, les feuilles, les plumes... et le fil de dentelle — il fallait rester une intermédiaire du dévoilement et de l'émerveillement et cultiver la patience d'une passeuse matériau-logique. Or, quoi de plus souple et de plus surprenant que ce jeu dentelé de pleins et de vides, de formes libres et reliées, d'ombre et de lumière ?

La dentelle vient tutoyer la terre et serrer la chair, absorber le plâtre et caresser la mousse, étouffer le fer et libérer la feuille, parler la douleur et sublimer la blessure. D'un côté les éléments, si dépouillés — c'est Pénia revenant au banquet —, et de l'autre l'histoire elle-même, trop riche — c'est Pôros encore ivre de sang et de vin. Est-ce tout ? Non. Évidente, insolente, provocatrice, erratique et têtue, la dentelle est choisie pour quêter un autre angle et d'autres sens. Elle sait qu'il y a toujours, dans le rapport à une œuvre nouvelle, une part de sensations obvies... mais aussi des intuitions obtuses.

La dentelle tisse un chant de sémanticienne. Et ce n'est pas un hasard si Micou choisit d'être la magicienne de cette musique sculptée.

17.

Éloge de l'asile ? — On dit souvent qu'on ne fait pas dans la dentelle, quand on n'a pas besoin d'épargner qui que ce soit. Mais, ici, c'est le contraire. Le spectateur doit être, en même temps, un récepteur interloqué et surpris. Toutefois il faut aussi l'enchanter, l'émerveiller, pour qu'il puisse accepter d'être dérangé, voire éveillé, sans le débouter, pour autant, de ses droits d'asile. Utilisée comme langue de sculpture la dentelle interloque et enchante presque naturellement.

Pas d'exil sans asile !

18.

Langue de l'exil ? — Au spectateur esthète, celui qu'il faut bien ménager et déranger en même temps, la dentelle offre, à mi-chemin entre le vide et le plein, un peu d'Eros ancien. Le champ de l'interprétation reste ouvert, à chair vive à laines crues et à cotons exsangues, par autant de trous... à remplir de doutes et de questions reformulées. C'est presque un supplément de beauté pour l'intellection curieuse : la dentelle ne s'absorbe pas et, à la fois têtue et fuyante, lisse et échappée, elle maintient le spectateur en veille, elle le responsabilise et le rend critique. Le voilà invité à prélever, dans une sorte de lexique général — cette langue vernaculaire des symboles communs de la dentelle — ce qui va à la fois au-devant de soi et au-delà.

19.

La chair de l'exil ? — La dentelle est ce champ de signification voulu par l'artiste : un texte filet, et le prétexte au texte que tisse l'artiste, entre les fils, pour y saisir les espaces tus.

Si elle était, comme les poètes, sculpteuse de mots, elle écrirait qu'ils pétrissent la vie des autres et qu'elle « *pétriste* » le vide des oublis, des effacements, des interstices et des canevas de l'histoire.

Toutefois, comme la compréhension des conditions de notre vie propre ne dépend plus d'un univers purement matériel, mais d'un univers symbolique aussi mouvant que le sable des marais, elle sait qu'il faudra jouer avec tous les symboles, les déplacer, et en rappeler l'équilibre. Oui, dans la trame enchevêtrée de l'expérience humaine, tous les fils des activités humaines tissent la toile du symbolisme, mais les fils récents de l'histoire sont les plus solides et les plus orientés. Bien sûr, Ernst Cassirer l'a montré depuis plusieurs décennies : le langage, le mythe, l'art, la religion sont des éléments de l'univers symbolique ; mais, justement ! ils sont aussi dans notre histoire et aux racines du désir d'histoire exacte. Cependant, si toute construction dans la pensée et l'expérience de l'homme n'est pas nécessairement un progrès mais, au contraire, complique à l'excès cette toile du symbolisme et la renforce dans ses transferts, toute construction obéit à des mobiles et à des fins idéologiques plus ou moins révélés. Et l'histoire est une construction, elle n'est qu'une pluralité de subjectivités plus ou moins bien impliquées par l'objectivité attendue. Et, comme toute forme symbolique, l'histoire étoffe la vie humaine et demeure à la fois constituée et constituante, symbolisée et symbolisante. Dès lors, chaque nouvelle

expérience est comme chaque nouvelle histoire : un dialogue entre l'origine, le sous-sol de nos racines et la mise au monde des fleurs du devenir. On y trouvera donc des horizons, des ouvertures, de nouveaux crépuscules mais surtout d'autres axes de significations et d'interprétations qui viennent enrichir, compliquer et, fondamentalement, renforcer ce qui existait déjà.

La sculptrice veut tisser autrement ce que l'histoire pétrit, à sa façon, d'orgueil et d'oublis herméneutiques. Et pour éviter ce recul permanent de la réalité matérielle qui ne cesse de reculer à mesure que l'activité symbolique de l'homme progresse, la sculptrice cherche à proposer entre lui, l'homme historique, et ses convictions, un autre regard.

On sait que les fils s'entrelacent sur le carreau des brodeuses, puis laissent, avec art, des vides embellis... et des morts sur les carreaux de l'histoire. Que de chair trouée pour si peu de progrès humains ! Quelques linceuls seulement sont en dentelles.

20.

Histoire et exil ? — La dentelle est pour Micou Rouziès plus efficace qu'un fil d'Ariane dans le labyrinthe de l'histoire. Il s'agit d'éviter la pelote sans tuer le minotaure : le minotaure enfin libéré de sa haine, accédant à sa propre origine et à la possibilité d'aimer son prochain autant que soi-même ; on remonte du minotaure aux façonneurs de labyrinthe, et des façonneurs de labyrinthe aux fondateurs des logiques du pouvoir et des habitués du pouvoir aux idéologues qui cultivent les logiques de l'abandon.

Ariane, abandonnée, peut sourire : c'est une logique de pouvoir qui tombe en quenouille.

21.

Femme et exil ? Tomber en quenouille, se disait d'une maison, d'une succession qui tombait entre les mains d'une femme... ou pire : d'un homme qui tombait sous la domination d'une femme : sa queue ithyphallique devenue nouille. Et, comme si cette déchéance ne suffisait pas, le sens moderne signifie être abandonné, laissé à l'abandon (en parlant d'un pouvoir, d'un privilège, d'un domaine) ... comme si ce qui tombe entre les mains d'une femme ne peut que dégénérer...

Le fil de dentelle remonte à Pasiphaé et au droit d'aimer reconquis. Une certaine histoire d'hommes, faite par eux et pour eux, pourrait bien tomber en quenouille ! La débandade assurée.

22.

Denteler l'exil ? — *Le denteler ?* Les morts sont des vides et les vides de dentelles sont aussi une symbolique de la mort.

Nous avons dans nos têtes des pages et des pages de dentelles savantes. Les réseaux de la pensée y font aussi leurs dentelles de certitudes... si fragiles.

La mémoire est texte... et son tissu est fait de pages évidées. Peuplée par la dialectique des vides qu'enferment et préservent les fils sauvages de nos mémoires, la dentelle est l'art des trous qui perdurent ! Évidements et évidences s'y entremêlent.

Certains vides restent auréolés de fils de couleurs inconnues : des fils soldats, avec du recul, se métamorphosent en fleurs héroïques et en flammes pathétiques. D'autres sont perpétrés comme une averse de larmes sur des fosses trop communes : les fils de l'impuissance sont invisibles et dessèchent les cœurs. Pour les charniers, auréolés sans exception de tous les fils des drapeaux, viendront s'ajouter les fils mauves des amertumes, les fils gris du déni, les fils transparents des scotomisations, et, pour finir, l'immense vide qu'il faut creuser pour accueillir les fils et les filles de toutes les *laissées-pour-compte*.

23.

Conjurer l'exil ? —. Plus l'amnésie est grande plus la dentelle s'étire. Dans les marges de l'oubli, les femmes tissent, de filles en filles, les logiques masculines de l'exil. Cependant, de fils en fils, les pères oublient comme ils enterrent et « *obli-terrent* »... puis, ils éliminent, de la mémoire des hommes, le sacrifice des mères.

La dentelle parle la langue des fils. La dentelle maîtrise aussi la langue des complots : tramer, ourdir, combiner, machiner, nouer ! À l'un des bouts du fils, des marionnettes accablées par la conjugaison des deuils : enfants, rêves, amours et libertés. À l'autre bout ? Les sempiternels marionnettistes qui défendent leur pré carré et des canevas de privilèges et de bonne conscience pour arroser les galons.

La conjuration de l'exil est increvable ! Trouée là elle cherche sa dentelle !

24.

Les servitudes de l'exil ? — Qui ne peut voir, et qui surtout ne veut pas voir, dans le sacrifice des mères une histoire sans cesse renouvelée entérinant, sur l'autel des masculinités guerrières, l'ordre voulu par le sang ?

Cette histoire commence à un moment précis dans l'histoire. Avec l'invention de la souillure.

Le ventre des femmes saigne et les hommes assignent. Aux unes la dentelle, ces mouchoirs du deuil impossible, aux autres les navettes subtiles et inanimées, comme ironisait Aristote, pour les cohortes d'esclaves.

25.

Violences de l'exil ? — De fait, le premier viol est toujours un crime de chair. Hélas, le deuxième viol obéit à la logique du supplément d'âme : le viol de la mémoire.

Le crime et la mémoire du crime sont indéfectibles de façon presque aussi perverse (*père-verse*) que la propriété et les lois de l'héritage.

26.

Effacer l'exil ? — Devenus historiens, les fils de nos pères précipitent à leur tour, dans les fosses de l'amnésie choisie, avec une feinte innocence, toutes les Exilées : les bébés filles, les petites filles, les enfants, les filles, les mères les grand-mères, les vieilles : *les effacées*.

Au ciel des Idées ne brillent que les étoiles abstraites. Le sang concret de la vie est vite remplacé par le glorieux sang des morts. Un sang d'âme remplace le sang réel : l'absolue vénération des idéologies est le pendant de la souillure originelle.

L'effacement stratégique des idéologues cache son fondement dans l'exil toujours recommencé... et son commencement dans la suppression du réel au profit des Idées.

La componction religieuse est le masque hypocrite des vainqueurs. Effacer l'exil par l'idéalité d'une patrie sans matrice !

27.

Dénoncer l'exil ? — Non, regarder d'abord ! Scruter derrière l'étoffe à l'entour des dentelles éphémérides et savantes, et percer les persiennes de nos chroniques les plus ordinaires. Les petites dents, que font les petites mains, donnent à l'histoire cette allure qu'ont eue les rideaux de nos fenêtres lorsqu'on ne voulait y voir, derrière les jalousies, que richesse intérieure et protection vouées aux repos guerriers.

Tandis que d'autres ne font pas dans la dentelle, sur le carreau de l'histoire qui s'écrit, presque toujours révisionniste et négationniste, les petites mains tissent des fleurs plus fécondes que des blasons. Parce que ce sont des fleurs pour les grands : dentelles exécutées en fil de lin blanc et qui portent toutes les variantes du point de feston, le lys et la rose... et les quelques chrysanthèmes que la conscience purifiée concède aux anonymes et aux pauvres.

Aux monuments aux morts et dans les cimetières, les exilées n'ont guère de place. Les monuments aux morts sont encore une impudeur silencieuse. Ils avouent une étrange et durable mystification : l'évidement que sculpte l'histoire après l'éviscération des champs

de bataille. Combien de femmes exécutées sommairement sont sur les monuments des martyrs de la patrie ?

28.

Canevas de l'exil ? — Avec un carton piqueté, selon le dessin à obtenir et des épingles pour maintenir les fils, la dentelle au fuseau se faisait sur un petit métier portatif, un carreau ou un tambour, et les petites bobines galbées dévidaient le fil de la vie. Quelles que soient ses variantes le dessin demeurerait le même : une transcription déclinée de l'effacement sublimé.

L'histoire aussi se perpétrait (du verbe *père-pétrer* ?) d'une autre façon au temps des fuseaux.

29.

Les progrès de l'exil ? — De la même façon que l'on est passé de l'arbalète à la mitraillette...on est passé de la peau de bête aux fuseaux des chevaliers, puis de la dentelle à l'aiguille — celle du temps des industrieuses époques bourgeoises.

Les dentelières ont été déboutées par la dentelle mécanique ... mais les trous de l'histoire sont incompressibles et les dentelières toujours aussi falotes.

30.

Les dettes de l'exil ? — Les déboutées du droit d'histoire et du droit d'asile sont toujours les mêmes : elles résultent invariablement du même dessein !

La domination masculine et l'obsession du pouvoir — et c'est presque un pléonasme — sont les deux principales pièces de la machine guerrière : une infatigable perforieuse. Machine d'autant moins repérable qu'elle est camouflée — confusion déjà révélée par la philosophie entre Nature et Culture — derrière une axiologie forgée sur l'habitude et les traditions : les femmes paient en nature. C'est la logique de la culture phallocratique : s'instaurer créancier... de toutes les croyances.

Sur les quais de l'histoire validée se tiennent des composteurs. Entre imposture et *composture* il n'y a qu'un préfixe de différence. C'est la surmultiplication des trous et des évidements qui édifie la dentelle du récit. Le récit achevé et clôt trahit naturellement l'infini évidage volontaire. La dette est sans limite, comme l'exil.

31.

Repenser l'exil ? — Micou Rouziès a tendu les filets de sa dentelle polysémique. Mêlé de terre et de plâtre le filet rappelle la boucherie des Exils, la diaspora des peuples où les premières cibles sont, à l'évidence, d'abord les femmes : évidées de leurs enfants, violées, abandonnées, délaissées, affamées et, à terme, les premières victimes des multiples négationnismes.

La dentelle a tellement de vides que chacun peut y quérir ses propres lacunes. Chacune y éveiller, du plus profond des fils asservis, un entrelacs d'espoir.

Notre mémoire aussi est un écho dentelé. Aux martyres de la *patrie-archie*... les éternelles souffre-douleurs reconnaissantes !

32.

Compenser l'exil ? —. Le dévoilement doit faire sortir de l'ombre ce que l'on y cachait par d'abjectes pudeurs. Ce qui, dans la dentelle, plaît à la sculptrice c'est sa puissance suggestive, métaphorique : une puissance de chrysalide.

Les grecs admiraient cette étape de métamorphose. Rappelons : *chrysalis* vient du grec *khrysos* qui signifie « or ». La chrysalide fait passer du monde obscur et tellurique de la lourde et lente chenille au monde lumineux, aérien et solaire du léger papillon. Celui-ci exprime, conjuguées, diverses et éphémères, beautés plurielles et libertés vives...

Mais vous avez sans doute déjà remarqué comment certaines chenilles transforment les feuilles des arbres en dentelles savantes. On pourrait y voir des feuilles perforées pour les orgues de l'humaine barbarie. Le passage du « vent », produit par les picots du présent, musicalise étrangement, par tous ces trous, les soufflets de la haine et les soupirs de l'amour déchu... On finit par croire que ce vent mauvais fait tourner la manivelle de l'histoire.

L'histoire produit aussi des naïfs : ils se plaisent à accompagner de leurs chants le tourneur de manivelle. Les chansons sont tristes pour être belles, c'est ainsi que ce sublime la douleur, et elles sont belles pour cacher tous les menteurs du temps des cerises.

Là où soufflent les vents de l'histoire, se lèvent encore des *Vents* d'Exil. Des *Exilés* aux *Vents*, il y a comme un passage qui métamorphose l'ombre en lumière, la peine en joie, le bruit sourd des douleurs terrestres en hymne à la vie. Les *Vents* arrachent aux aimants de la mort quelques ailes de joies pour les tourner vers la lumière.

Dépenser l'exil ? — La malédiction ne vient pas par hasard des hommes mâles qui édictent, pour les autres, les lois du malheur. C'est dans les trous des droits de l'homme — autre *mâle-édiction* — que les femmes interrogent les subtilités idéologiques des habitudes langagières. Les Anciens voulaient des vertus de force et de virilité... leur morale y a pris racine. Ils ont transformé le droit du sol en droit des pères puis en droit du sang... et en droit de terre.

Le droit des hommes voudrait prétendre à une universalité sans diversité et sans femmes.

L'étranger est perpétuellement la bête, l'animal, le monstre sans miroir, et l'étrangère une femelle sans âme, qu'il faut domestiquer ou abattre. Les femmes sont inlassablement les premières conquêtes des guerriers et leur première dépense. Les femmes sont toujours des allogènes.

Abject est le choix auquel on les astreint entre les trous d'une dentelle blanche ou noire : elles se marient ou meurent : soit le viol indirect et c'est la première forme d'appropriation et d'assimilation ; soit — après le viol direct — la mise à mort et la fosse commune ; ou plus ordinaire encore, et c'est la triple peine, le triptyque banal du pire : elles sont condamnées à la nécessité de porter la mémoire du viol, avec celle des morts proches et plus terrible encore, pour que l'humiliation perdure, elles sont tenues, dans l'exclusion, le bannissement ou la relégation, de mettre au monde et d'élever l'enfant commémoratif du viol : un bâtard. Et cette bâtardise est un autre triple exil : de soi, de l'enfant et du droit d'aimer ! Le « *mé-tissage* » laisse peu de choix aux dentelières qui élèvent seules leurs enfants.

34.

Excéder ou sublimer l'exil ? — Comment dévoiler encore, dépasser et outrepasser l'exil ? Par habitude, on pratique souvent les métaphores du renversement dialectique cher aux philosophes qui prétendent, ainsi, mieux dévoiler la vérité, mordre la limite et surpasser l'écueil !

Pour changer un peu, pratiquons la sagesse des Vents. Les Vents de l'Exil renversent les certitudes et jouent dans la dentelle une autre mélodie qui dépasse sans peine toutes les contradictions apparentes.

À force d'être condamnées à tisser dans les trous de l'oubli, les femmes ont su s'approprier des espaces où survivre d'abord... pour vivre ensuite. Toutefois, dans ces espaces arrachés à la logique funèbre des cortèges guerriers, peut surprendre cette beauté têtue qu'elles réussissent à faire émerger. Une beauté fière qui éclaire d'interstices solaires et d'immixtions joyeuses, les trous dentelés de la malédiction.

Il y a, dans l'art de la dentelle, cette ruse à la fois rassurante et tendre de la conversion. Non pas la ruse de la nature, ou celle de l'Histoire. Non ! Une mise au monde de vivants refuges où peuvent s'éveiller — comme au creux de ses marges, si abstraites et si concrètes, nées des complicités de femmes — la force rebelle des étonnements.

Les exilées nous donnent des leçons de résistance et de joies, des leçons de révoltes tenaces.

Entrevoir et révéler l'exil de sa propre mémoire ? — Micou Rouziès a des souvenirs de terre et d'enfance qu'elle enchante autrement. Elle rend à la terre du Quercy ce que les saisons lui ont donné de chant et d'exil. C'est pour cela qu'elle pétrit la dentelle. Pour l'imprégner de musique.

Dans les Causses il y a parfois des orages qui inondent la terre de manière brusque et disproportionnée. L'argile débordée, saturée par le surcroît d'eau, devient vite imperméable et les ravinements se mettent à tisser sur l'herbe des prés, sur la castine des routes, sur la caillasse des sentiers et sur la mousse des chemins, tout un réseau — une dentelle de ruisselets — qui vient, dans une joyeuse démesure, grossir le ruisseau du bas de la colline. Effondrant, ou effritant, ici quelque talus, éboulant tout un pan du vieux chemin, dénudant quelque pierre percée, emportant du bois mort, de l'herbe sèche, des feuilles et toutes sortes de lichens, charriant de la terre calcaire et sableuse, l'eau est souveraine. Elle exprime une force de nature enivrante. Cette force excite et effraie l'enfant : elle y voit la douceur caressante et la force ingénue de l'eau qui contourne, grossit et franchit les obstacles et c'est comme un signe d'espoir et de résistance. Nonobstant, cette force surprend par sa musique, car l'eau est musicienne. On entend ici, le ravinement, là, la cascade, plus loin, le débord du ruisseau qui se fraye, par le pré, un nouveau chemin ; de ce côté, on devine une cascabelle oubliée et asséchée qui reprend sens et révèle son passé.

Micou se souvient aussi de cette écume qui s'entasse et déborde du fossé, à mi-pré ou sous le pont du ruisseau. Cette écume fait une drôle de mousse qui accorde son mystère aux dentelles de musique et d'odeurs des pluies orageuses. Et cette mousse est un

émerveillement et un refuge où planter les mains, pour ceux qui n'ont rien dans les leurs, La dentelle gorgée d'eau est de l'eau : elle est sa musique. Et les dentelles des *Exilées* sont un peu de cette écume des jours : leurs fils ont des écheveaux, précis et musicaux, dans les coins troués de l'enfance... où coule, avec la vigueur de l'espoir, une eau nouvelle.

36.

Les congés d'exil ? — Quand on se sert du vocabulaire, il faut aussi se méfier des geôles du sens où nous enferme son usage. C'est pour cette raison que Micou Rouziès déchire parfois les dentelles. Elle les libère ainsi du codex de l'usage, des normes codicillaires de la tradition, des codifications légales et du lexique.

Elle rend aux dentelles leur puissance suggestive pour d'autres beautés et d'autres stigmates.

Un exemple ? La dentelle a la maîtrise des vacuités parce qu'elle ne contient rien de perceptible dans sa partition de trous : ni solides, ni liquides. Mais du vent, oui ! La matière dentelle est comme une antimatière. Elle partitionne mieux que la mathématique des ensembles vides parce qu'elle les partitionne dans le désordre du vivant. Et c'est cette puissance du désordre accepté qui inverse l'idée d'une absence d'information. Au lieu d'être dénuées de sens, les alvéoles du vide, anarchiques, désordonnées, irrationnelles sont autant de polysémies neuves et rebelles aussi chatoyantes que surprenantes. Certes, le contenu n'y est pas normalisé, ce n'est pas un lexique achevé. Mais justement : il n'est, ainsi, jamais dépourvu de la possibilité de s'adapter aux élans du creusement. Comme on remplirait l'estomac d'un esprit affamé, il devient apte à remplir les cavités de ce qu'on n'ose plus dire. La dentelle offre la vacance.

Respiration et inspiration de l'exil ? — La vacance dentelière est un espace offert à la réflexion, une esthétique active de la méditation généreusement offerte, une éthique de la réception. Les anachorètes d'un instant sont invités, par chaque parcelle de sens, comme à changer de désert révélé. Les invités ne rentreront pas plus bredouilles que le poète et ils auront, pour le moins, découvert la limite du désert, et admis que tous les fils sont extensibles : ceux de tout espace et de toute herméneutique.

Ils auront aussi retrouvé les fossiles et les faufiles qui, sous le sable touristique, trahissent l'enfouissement. C'est l'esprit qui se trouve soudain occupé à dénouer les vides : l'imbroglio symbolique n'a rien de hasardeux. Pour ceux qui ont une case de vide — bien protégée par une fortification de certitude — soudain, un écho éveille leur manque et l'émotion les déloge ou les débusque. On sait que l'insignifiance de la vie, la futilité de l'existence, l'insoutenable pesanteur des habitudes, les mensonges de l'apparaître, les fausses confidences de l'être, bref, toutes ces dérives qui sclérosent nos esprits ont conduit les hommes à préférer les femmes dénudées ou « *endentelées* ».

L'espace qui n'est pas occupé par de la matière masculine est un espace de vacuité et, comme on sait que la nature a horreur du vide, certains hommes ont une vue sur les femmes très particulière : elles sont le vide absolu (ou son contraire) elles portent en elles la néantisation. Pour eux leur sexe même n'est qu'un vide : cavité, trou, fente, ouverture.

Alors, pour les faiseurs d'histoires, les blancs de l'histoire, les lacunes choisies sont autant de vides juridiques, d'inanités sans *abolis bibelots sonores*. Et sur les crédences de la mauvaise foi, au salon vide, on trouve encore les essences des bouchers et l'alibi du Ptyx. D'aucuns diront que « le Maître est allé puiser des pleurs au Styx / Avec ce seul objet dont

le Néant s'honore ». Soyez poètes ! Oui le Maître aussi a des passages à vide et comme tous les hommes il a peur de certains vides. Pauvres penseurs...

La Patrie-Patrie des Exilées ou la terre d'asile

Partie 2

1.

Situer l'exil ? — Venir au monde n'est pas simple. Aucune égalité ni pratique ni théorique. Entre l'enfant de Neuilly et celui de Sarreguemines, entre l'enfant de Marseille

et celui de Gao, entre celui du Darfour et celui de Pékin, de Barcelone ou de Bangkok, la règle est la même : l'arbitraire des entours charnels, matériels, historiques, économiques, climatiques, religieux, etc. Une certaine forme de facticité explique que l'on n'a pas choisi nos entours : ni le lieu, ni ceux qui le peuplent. Alors la patrie... pensez-vous si c'est bien abstrait ! Aucune nécessité naturelle ! Certains pays cultivent plus ou moins le patriotisme.

Dans le quotidien d'un enfant, la loi des pères, celle des mères, et les rapports qui — tout en les liant par-delà la contingence — les éduquent ou les ignorent, les renient ou les enrégimentent : c'est cela le réel. Et dans le réel, le patriotisme n'existe pas !

2.

L'exil des autres ? — Mères d'exilé(e)s ! Pères d'exilé(e)s ! Exilé(e)s sans mères et sans pères ! Enfants de l'exil ! Combien d'hommes et de femmes n'ont pas la possibilité de penser la *Matrie* ? Et pour combien d'hommes et de femmes, aujourd'hui, depuis la plus petite enfance, vivre avec les autres c'est, sans cesse, prendre le risque quotidien d'être expulsé ? Ou, pour survivre, d'aucuns se retrouvent contraints de s'expatrier et condamnés à devenir des exilés ?

Malheureusement, en terre d'asile, l'exilé n'est plus qu'un émigré. L'exilée souvent est juste une femme d'exilé. Vous connaissez beaucoup de pays où l'on aime et où l'on respecte l'émigré(e) ?

3.

Exils polygames ? — Dans certains pays d’Afrique, la polygamie contraint les femmes à être les seules responsables de leurs enfants. Chaque mise au monde est une mise en exil programmé. Exils d’elles-mêmes et de leur progéniture.

Aux pères le droit de vie et de mort, aux mères la logique des survies et des exils.

4.

Une définition de l’exil ? — Dans *Le monde d’hier*, Stefan Zweig avoue que l’exil le rendit « sans défense comme une mouche, impuissant comme un escargot. »

L’exil est un lieu sur terre où réside n’importe quel(le) exilé(e). Du coup la terre est, tout entière, une terre d’exil en puissance, ou plus précisément en impuissance.... Car, rarement, l’exilé(e) privé de « sa » terre, de son lien à la *Matrie* et à la *patrie*, est autorisé à passer à l’acte. L’exil est sans cesse accompagné d’exclusions multiples ! L’exilé est reclus, exclu, et tout son être s’est positivement déchiré, en amont comme en aval de son départ, sous l’effet d’une violence guerrière, identitaire, territoriale ou géographique, économique ou religieuse, ethnique ou climatique ; cette violence dont le constant leitmotif demeure invariablement son inhumanité. Tout le monde ne jouit pas d’une culture à la Kundera pour déployer « ses ailes de géant » sur le pont d’une autre patrie. « Exilé sur le sol au milieu des huées » tout le monde n’a pas la grâce ou la force de l’Albatros.

Autre forme d’exil, plus modeste, et autre sens : c’est le lieu où l’on vit, quand on est contraint de vivre ailleurs que là où l’on vit habituellement... et loin des lieux où l’on

aime et désire vivre, avec ceux que l'on aime. Définition, par excellence, de l'utopie négative.

Plus cynique encore : les riches ont la richesse pour patrie et les pauvres sont condamnés aux exils de la pauvreté. Miraculeusement, chez certains pauvres (ou devenus pauvres) cette condamnation peut « transsubstantier » ou « transubstanter » l'exil en « sagesse existentielle » ! Certes ! Mais que contient donc cette forte sagesse ? Elle révèle et affiche un « paradoxal bonheur de l'exil » ? Une insoupçonnée fécondité ? Je maintiens un réel soupçon quant à cette dimension paradoxale et apparemment positive qui consiste toujours à vouloir transformer la boue en or. Mais de l'or pour qui ? Et quel or ? Cette énergie poétique n'est pas donnée à tous, ni recevable par tous. Elle a même tendance à effacer, par l'impudeur d'un seul et son insoupçonnable légèreté, tous ceux qui sont restés englués dans cette boue nauséabonde de l'exil. L'exception confirme la règle elle ne l'annihile pas !

Chassés de chez eux, torturés, affamés, meurtris, violentés, massacrés, comment ces victimes de l'exil qui en terre d'exil — et même avec un droit d'asile —, sont encore salis, injuriés, méprisés pourraient-ils se réconcilier avec l'humanité ? Comment pourraient-ils abolir la méfiance et la défiance pour accéder à la confiance fraternelle ? Comment peuvent-ils donc réapprendre à aimer les autres et à s'aimer soi-même ? S'extraire de la lourdeur de vivre, de la pesanteur des survies auxquelles ils sont condamnés ?

Le concept d'exil n'est pas simple à définir. Car la situation d'une personne forcée de vivre hors d'un lieu, généralement sa patrie, peut avoir des mobiles et des motifs bien différents selon les cas et des choix restreints. Il y a autant d'exils que d'exilé(e)s ! Néanmoins on sait, par ceux qui l'ont vécu, que l'exil est d'abord perçu comme une planche de salut, une impérative nécessité de survie qui s'accompagne sans fin d'un

sentiment de déracinement plus ou moins subi, d'errance plus ou moins choisie, de souffrance plus ou moins supportée. Par ailleurs, hélas, la terre d'exil elle-même est rarement la terre promise. C'est une terre par défaut ! D'où l'intensité dramatique plus ou moins forte, selon l'accueil de cette terre et des êtres humains qui y vivent et de leur culture. L'exil n'est jamais pleinement libérateur : il condamne l'exilé à la rumination de son exil, à vie, et aux épreuves de sa sublimation. Le réflexe dialectique de nos cultures nous pousse à croire aux dépassements des contradictions. Belle théorie ! En pratique, les « horizons insoupçonnés » de l'exil ne sont pas le privilège de tous les exilés, loin s'en faut !

5.

Proximité de l'exil ? — Qui, demain, ne sera pas obligé de vivre une forme d'exil ou en exil perpétuel ? Si le pouvoir politique a longtemps décidé de l'exil et maîtrisé ses diverses formes, ce sont dorénavant les impératifs économiques qui dictent, plus ou moins directement, les plus fortes et les plus surnoises conformations de l'exil. Derrière le paravent économique, le nerf de la guerre — comme on dit — c'est la finance et les guerres que financent la finance ! C'est elle qui règne avec l'élégance hypocrite et cynique de la distance : elle tire les ficelles sans se salir les mains.

Les hordes de terroristes et de brigands, de voyous et de mafieux sont savamment institutionnalisées : il faut bien des exécutants pour les sales besognes, celles que ne veulent — ni ne peuvent — plus endosser les technocrates. La *moraline*² de l'économie libérale a son décalogue....

² *Moraline*: mot forgé par Nietzsche ; diminutif péjoratif de « morale ».

Oui, les utopies de la misère et des formes perverses d'exploitation les plus impudiques sont le canevas de l'économie d'aliénation et d'*exil*. Le désir de ne pas l'entendre participe d'une idéologie du déni. Et elle est voulue par cette moraline dont l'un des commandements est que le libéralisme seul peut sauver le libéralisme. Le développement du monétarisme et des politiques ultralibérales ne peut se faire sans la *main invisible* d'une morale autoritaire ni sans le sacrifice de toutes les vilenies et de tous les êtres humains qu'il convient de rendre invisible... pour que perdure la loi !!! D'aliénation et d'*exil*. Il y a proximité et complicité des deux !

6.

Conceptualiser l'exil avec l'asile ? — Comme l'artiste joue avec la matière pour interroger et déloger le sens par-delà les habitudes, jouons avec notre langue et montrons ainsi toute l'ambiguïté du mot. Puisqu'il faut à l'exilé une terre d'asile, examinons le rapport des deux, de l'exil et de l'asile. Exil et asile, *asiler* et *exiler* : avers et revers d'une étonnante unité. Il a fallu d'abord qu'il y ait de l'exil, pour que les hommes conçoivent, en leur propre terre, quelque asile et pour qu'ils trouvent asile à l'étranger, en étrangers, sur la terre des autres.

Il y a donc de l'étrangeté dans l'exil et de l'étranger dans l'asile. De l'exotique dans l'un et l'autre.

On oublie parfois que l'*exotique* désigne, à la racine, chez les anciens, l'étranger... déraciné. Pire : on oublie que c'est l'amitié pour l'homme qui permet d'accueillir l'exilé. La dentelle est exotique. Pas les trous de mémoire !

7.

Les racines de l'exil ? — Toutes les *Exilées* de Micou Rouziès entament, incisent et creusent, une danse étymologique. Leur danse processionnelle enracine et déracine. Et l'étymologie d'étymologie interpelle les racines du vrai : l'*étymon* signifie « le sens véritable ». Dentelles du sens. Exils étymologiques.

Avant l'ère bourgeoise, ainsi que l'aurait *archéologiquement* dévoilé Foucault, nous ne pensions pas l'asile comme négatif mais comme positif, i.e. comme un lieu qu'il est inconcevable de violer sans se souiller soi-même : donc, comme un lieu sacré.

En grec le « a » est privatif et indique dans *á-συλος* un lieu non pillé, ou qui ne peut être pillé ni violenté ; cette inviolabilité a donné en latin *asylum* qui, par extension, signifie le lieu où l'on peut se mettre à l'abri contre un danger : c'est le lieu où l'on est en sûreté. Or, si en grec *á-σλωτος* désignait d'ailleurs quelque chose, comme un endroit, où il n'y a rien à dépouiller, par opposition, « *exiler* » remonte au vieux français *essiler* ; or *essiller*, comme *essil*, avait dans l'ancienne langue le sens de ravager, détruire. Et, nous dit le Littré, de la même façon que du latin *exterminare*, qui au départ voulait dire « bannir », nous avons tiré exterminer, signifiant détruire entièrement, de *essiller* ou *essiler* nous avons fait exiler...

Il y a donc bien de l'exil dans l'asile. Mais l'asile aujourd'hui a cessé d'être un lieu d'accueil et de non-pillage. Les dentelles aux fenêtres sont comme un asile pour la lumière. Les exilées, avec leurs dentelles, percent une fenêtre sur l'histoire ravageuse. Quelques dentelières d'asile accueillent la lumière de nos interrogations. Ironie des dentelles elles filtrent la lumière aussi bien que des passoires.

8.

Folie de l'exil et exils à la folie ? — Même les médecins se sont emparés du lieu : l'asile est devenu leur royaume. C'est en ce lieu qu'ils exercent la normativité. Et, comme l'ont bien montré un certain nombre de travaux portant sur l'art des aliénés, ou sur l'art brut, l'asile, même lorsqu'il est voulu par certains, c'est encore par défaut qu'il est choisi. Il n'est assumé que pour fuir la dictature de la norme qui se trouve à l'extérieur, dans le monde dit normal. Le médecin est un fonctionnaire qui tient son autorité de l'extérieur, c'est-à-dire du monde normal. Il sait que la folie est ordinairement déterminée par l'ordre extérieur et qu'elle est souvent un choix.

Car le choix de la folie est un exil, une fuite, une façon d'échapper à la pesanteur centripète d'un réel oppressant, infamant et normatif. L'asile maintient une certaine mise en orbite hors du champ gravitationnel non seulement des maîtres et de leur réalité, du pouvoir des chefs, des sous-chefs et des adeptes de la servitude volontaire, mais encore de la bassesse de tous les culs terreux (et c'est le plus grand nombre) qui se vautrent dans la norme comme les porcs dans la soue quotidienne... Engendrée par la norme, la grégarité exerce le contrôle et la coercition nécessaires au maintien de la norme pour qu'elle étouffe l'original, le marginal, l'artiste, celui dont la force est étrangère — étrange aux yeux des autres —, celui dont l'énergie créatrice ou l'imagination ne sont pas dans la soumission et l'alignement. Bref, toutes sortes d'ayatollahs des certitudes et d'experts de convictions fanatiques — parmi lesquelles celles de la technocratie et de l'ultralibéralisme ne sont ni les moins empoisonneuses ni les moins mortifères — se recrutent en nombre pour atomiser et isoler, pour neutraliser et exiler. Celui qui fuit volontairement est déjà en exil...

Seul le fou œuvre dans l'exil de sa folie asilaire. Mais tous les exilés sont emportés par la vague centrifuge de la folie humaine.

Car comment échapper à un monde plongé dans la dérégulation : l'authentique dialogue humain a déserté la plupart des pays. Il disparaît et s'efface au profit de la communication marchande et du culte de l'idiotie. Hannah Arendt, qui a vécu l'exil et se définissait comme juive allemande chassée par les nazis, distinguait deux ordres d'existence du citoyen : celui de l'*idion* (ce qui lui est propre) et celui du *koinon* (ce qui est commun). Si le monde commun n'est plus qu'un monde de consommateurs alors le langage s'appauvrit et se sclérose pour ne plus circuler qu'entre des êtres livrés à eux-mêmes et uniformisés par leurs désirs consuméristes : ils ne vivent plus que pour commettre les actes programmés par un monde chaotique, obscène. Sa morale est cultivée par cette main invisible aussi résistante peut l'être le phœnix mythologique qui ressuscite sans fin.

9.

Genèses d'exil et d'asile ? — Que dire des origines de l'exil ? Et du lien droit d'asile ? On suppose un certain droit à l'asile quand l'exil est inévitable. Cependant, lorsque la cause de l'exil est humaine, c'est toujours la violence, la guerre ou la menace de mort qui nous y condamnent. Rares sont les exils de causes réellement *naturelles*.

On peut cependant imaginer, éclairés par les progrès concernant les origines des êtres humains, les diasporas climatiques frappant l'homme de Toumaï et sa descendance. *Sabelanthropus tchadensis*, c'est son nom scientifique, est ce nouvel hominidé vieux de quelques six à sept millions d'années. Lucy est beaucoup plus jeune. Comme *Australopithecus africanus* de la grotte de Sterkfontein en Afrique du Sud, elle est l'un des hominidés de plus de trois millions d'années, le plus complet connu. Entre Toumaï et Lucy il y aurait peut-être une première forme d'exil climatique...

Toumaï signifie « *espoir de vie* » en langue gorane. À supposer que Toumaï soit bien le membre le plus primitif du groupe des hominidés, proche de la divergence hominidés-chimpanzés, (hominidés en exil de chimpanzés...) cette découverte pourrait remettre en cause l'hypothèse dite de l'East Side Story selon laquelle les hominidés seraient apparus à l'est de la Rift Valley. L'homme toujours en exil... y compris de ses origines... Les travaux récents et les travaux à venir continueront à interroger les origines généalogiques de tous les exils humains. Une chose est sûre : l'exil et l'être humain sont indissociables.

10.

La cigüe de l'exil ? — Socrate se rendit célèbre en préférant la mort à l'exil. L'exil de la mort lui paraissait plus enviable que l'exil chez des étrangers. On pense, qu'en son temps, l'acceptation de l'exil eût été pour lui une lâcheté, un désaveu, une ignominie. Pourtant nombreux étaient ceux qui, à la fois, lui proposaient l'exil et lui garantissaient un asile. Cependant, pour l'homme se définissant comme animal politique, accepter la mort évitait de perdre son humanité ; citoyen libre, il était tenu, à la cité d'Athènes, par un lien d'amitié, de citoyenneté et d'humanité, que nous avons, aujourd'hui, quelque difficulté à concevoir clairement. En dehors de la cité, exclu des siens, il serait devenu un barbare, un simple animal. Or, c'était inconcevable pour l'homme qui aimait converser avec ses semblables et dont toute la vie s'était convertie à l'art du dialogue. Socrate ne se prenait ni pour un dieu ni pour une bête, mais pour un « simple » citoyen : pour cela, il devait mourir en citoyen et, ainsi, demeurer exemplaire jusqu'à la dernière réplique.

Entre l'exil barbare ou l'animalité errante, c'est donc la mort qui lui servit d'asile.

D'où, sans doute, l'idée d'asile politique comme première forme conséquente et fragile de l'exil. Notons d'ailleurs que Socrate ne craignait pas le véritable asile ; car il

espérait bien être accueilli, dans l'Hadès, par les âmes des dieux et des héros politiques les plus honorables. Dans ce lieu sacré, il savait que son âme trouverait refuge auprès de ses semblables, c'est-à-dire auprès de ceux qui accordaient de la valeur aux mots, aux actes et aux promesses qui les avaient attachés ensembles à la cité autant qu'à eux-mêmes. Exil relatif donc ! puisque lié à la métempsychose.

Il pensait que son âme aurait droit au repos et au calme mérités. C'était sa pudeur : honneur et justice.

Pourtant, à y regarder de plus près, nous devons reconnaître que cet exil, s'il respectait le choix de l'homme, était cependant, en amont, lié au divin. Car c'est aussi pour impiété que fut condamné Socrate. Les premières formes d'exil nous sont ainsi venues d'exils divins ou, plus précisément, de ce que les hommes interprétaient sottement des liens au divin qu'ils pensaient nécessaires... Toutes les religions relient ou exilent à l'aune de l'ostracisme. La proscription est née de la bêtise démocratique et des délires de la piété qui accompagne les démocraties malades ou dégénérantes. Et, c'est ce que disait déjà si bien Épicure : « L'impie n'est pas celui qui rejette les dieux de la foule : c'est celui qui attribue aux dieux ce que leur prêtent les opinions de la foule. » La ciguë de l'exil a changé de nom.

11.

Idéologie de l'exil et exils de l'idéologie ? — Comme l'a bien montré l'auteur de *Surveiller et punir*, l'asile, tel que nous le concevons aujourd'hui, est lié à la révolution bourgeoise industrielle, et il se caractérise par la création rationnelle d'un espace clos, identique aux prisons. Cet espace était, prioritairement, conçu dans le but de débarrasser de ses scories le nouveau corps social installé au pouvoir. Et, ayant pris pour modèles les

systèmes mécaniques de la montre et de la machine-outil, le corps social ne pouvait supporter, dans ses engrenages, la présence, dangereuse pour la rentabilité budgétaire de son bon fonctionnement, de quelques grains de sable dans les rouages huilés de la mécanique productiviste. Il fallait donc purger, et purifier le corps social des empêcheurs de tourner en rond — il faudrait notamment dire de gagner des ronds —, à une époque où le *Arbeit macht frei* n'était pas encore la devise de camps d'extermination mais, déjà, le présupposé axiologique majeur et la belle et ferme perdurance d'une certaine idée, venue avec quelques fabuleux poisons de l'ère chrétienne, du salut humain par le travail.

À l'époque, l'idéologie chrétienne ne permettait pas encore d'imaginer un génocide plus radical pouvant chercher à éradiquer du corps social tous les inutiles et les parasites et, singulièrement, les juifs. Dans un premier temps, il fallait retirer de la belle horloge, tous les grains de sable, et les mettre hors du temps et hors d'état de nuire. Les neutraliser pour que l'appareil de production ne soit pas grippé ou ralenti. Pour cela, il s'agissait de trouver un espace chargé de contenir et de neutraliser ceux qui ne respectent pas les impératifs économiques, ceux qui ne jouent pas le jeu d'une rationalité totalement préoccupée par une certaine idée du progrès.

Exclusivement permis par le travail rationnel, rendement et rentabilité devaient se protéger des anormaux, des malades, des fous, et de tous ceux dont les différences, ou les handicaps, les rendaient incapables d'obéir aux règles du productivisme bourgeois et capitaliste. Ils allaient enfin être regroupés en un même lieu, où l'on pourrait d'abord les contrôler et peut-être les utiliser autrement. L'homme devenait essentiellement attaché au travail : seul, et auto-surveillé l'individu atomisé dans la masse est un exilé actif. Il a quitté la terre de la personne humaine pour celle du travailleur.

En garantissant sa réussite matérielle par le travail, le travailleur devait faire de celui-ci la *condition sine qua non* de son enrichissement moral, intellectuel, spirituel, etc., ... et de son salut. Sa spiritualité s'enchaîne au travail pour le bonheur de tous.... Ou, plus

précisément, pour le bonheur du petit nombre d'« *exileurs* » qui s'enrichit du travail exilé et transforme tout le corps social en système panoptique du travail.

Nous pourrions, du coup, nous étonner de la dérive des marxistes qui, quoique matérialistes pour bien des choix, n'ont pu échapper totalement à cette idéologie néo-spiritualiste du travail. Les marxistes (presque tous, hélas !) n'ont pas su, ni voulu, concevoir que cette lecture excessivement positive du travail finissait par s'accompagner d'une invasion effective de cette activité dans tous les domaines... et que cette sacralisation du travail avait pour contrepartie, à terme, de désacraliser l'homme en le condamnant à n'être plus qu'un travailleur, qu'un sujet-objet imbriqué dans la machine à travailler, *l'animal laborans* par excellence. Une lecture plus attentive et plus respectueuse de Marx aurait pourtant dû les mettre en garde. Mais Marx est malheureusement devenu l'alibi d'un dogmatisme bête et, sur le fond, totalement étranger aux écrits et à l'esprit critique du philosophe. Les idéaux d'émancipation du communisme théorique ont été détruits par l'étroitesse de pensée et cette haine féroce de l'esprit critique desdits marxistes du « communisme réel » : l'homme y est redevenu un simple moyen aux services de fins intéressées. Fini la dignité et le respect que le bon vieux Kant avait essayés de fonder, en permettant à l'homme de devenir un être de liberté et une fin en soi ; et même si Kant avait mis en garde contre le risque du travail idiot comme Marx, Kant n'était pas Marx...

Le communisme marxisant n'a pas fait naître de nouvel humanisme, et il n'a pas résolu les antagonismes dévoilés entre l'homme et la nature, au contraire, ni entre l'homme et l'homme. Pire ! car s'il y a bien conflit entre l'existence et l'essence, entre l'objectivation et l'affirmation de soi, entre la liberté et la nécessité, voire entre l'individu et l'espèce, force est de constater que Marx pensait l'énigme de l'histoire résolue... et c'est l'histoire qui lui a donné tort. Le sens de l'histoire n'est pas donné à l'avance. Le travail exile l'œuvre, or seule l'œuvre est la terre d'asile du vrai travail.

Sans œuvre le travail est en exil de lui-même. Et l'œuvre est ce lieu ouvert à l'indétermination ; lieu sans lequel la liberté n'existe pas et dans lequel la liberté se prouve et s'éprouve ; et jamais personne ne peut savoir à l'avance ce que peut la liberté !

Dans toutes les sociétés qui ont aliéné *par* le travail et *au* travail, le pouvoir souverain a mis en place un puissant maillage social, avec au centre la prison-usine-entreprise... et ce n'est plus le pouvoir souverain qui est isolé, mais bien l'individu... en exil de sa propre humanité et prisonnier d'une certaine misère philosophique. Mais comment renoncer « *à une situation qui a besoin d'illusions ?* ». Une autre vallée de larmes dont l'exil est l'auréole s'impose aux exilé(e)s. Comment rejeter les chaînes de l'idéologie et cueillir des fleurs vivantes au lieu d'accepter des chaînes couvertes de fleurs imaginaires ? La question reste d'actualité et le retour en puissance des religions exacerbe le questionnement.

12.

Exil mondain et monde d'exil ? — L'exil est soit volontaire, soit involontaire. Volontaire il permet, a priori, d'élire asile en un lieu plus sûr. Il fait de l'exilé un être proche du voyageur plutôt serein. Involontaire, il signifie que celui qui le subit est expulsé de sa terre, hors de sa patrie. L'exilé est d'abord, dans son propre pays, mis au ban de la société : il est banni. Et il lui est bien entendu défendu d'y revenir sous peine d'être dépouillé de sa liberté ou de sa vie. Et dans le pays où il trouve asile il est souvent très loin de la sérénité du voyageur. Il lui faut s'intégrer dans une société dont la réception est très variable, et fragile, selon les critères très aléatoires de l'histoire présente et de la culture dudit pays d'accueil.

Les formes de l'exil sont polymorphes et on peut en graduer certaines. On pourrait partir d'un plus bas degré de l'exil, dû aux exigences vitales : celui, peut-être, des premiers

hommes fuyant certains déserts ou certains lieux inhospitaliers – d'où sans doute l'idée d'une nature inégale et d'inégalités de nature selon les lieux. Seule, la sédentarisation des premiers hommes a pu amener la conscience, non seulement, d'habiter le monde, mais encore, de le faire sien en s'enracinant à un sol, par le travail de la terre entre autres activités.

Partant, il pourrait y avoir un plus haut degré de l'exil lorsque celui-ci vient, ou résulte, de la volonté d'autres hommes. Cela est vrai lorsque des hommes prennent les biens d'autres hommes, et les chassent des lieux où ils se sont sédentarisés ; soit, quand la détermination, pour de multiples raisons, s'est mutée en haine de l'autre et que, du coup, l'exil extrême se transforme en volonté d'anéantir tous ceux qui en sont frappés en leur refusant tout asile et toute vie : la Shoah en hébreu signifie l'« anéantissement ». Entamé par une déportation systématique, l'exil des juifs fut organisé en vue d'une solution finale cherchant l'extermination de tous. Et si l'exil de Babylone (587-538 av. J.-C.), période pendant laquelle les Hébreux déportés par Nabuchodonosor II demeurèrent exilés à Babylone, fut considéré comme un châtement divin, nous sommes passés, hélas, avec l'extermination de plus de cinq millions de Juifs par les nazis, durant la Seconde Guerre mondiale, au châtement *proprement* humain.

À la mesure divine, répond une démesure humaine. Si l'exil était voulu par dieu, il était un malheur que les prophètes annonçaient depuis longtemps, châtement divin, c'est ce qu'en pensait Ézéchiël ; il soutint l'espérance des exilés en la restauration du peuple élu. Quoi que l'on dise de cette interprétation, elle amena les Israélites à reconsidérer leur propre signification, en tant que peuple, et à consigner par écrit leurs traditions anciennes. Elle créa du lien. C'est le côté positif qui envahit l'ombre d'une brèche d'espoir. L'exil relie les exilés : il est le fil religieux qui tisse le lien. Dans la Genèse (12.1) il est écrit : Yahvé dit à Abram : « *Quitte ton pays, ta parenté, et la maison de ton père, pour le pays que je t'indiquerai. Je ferai de toi un grand peuple, je te bénirai, je magnifierai ton nom ; sois une bénédiction !* »

Force est de constater que ce qui est proprement scandaleux dans l'exil contemporain c'est l'exil de certains hommes hors du monde humain. Les camps ont représenté cela concrètement : une topologie de l'inhumain, un lieu d'asile où tout est aliéné, et l'humanité elle-même en premier lieu : la vie s'y réduit aux formes de la survie.

Mais l'exil est plus terrible encore par ses séquelles. La compulsion de répétition frappe les peuples qui ont subi l'exil : de victimes ils deviennent parfois bourreaux et oublient les affres de l'exil subi, ivres qu'ils sont de cruauté démesurée et de délire vengeur. Le négationnisme, la vengeance, la mauvaise foi et les variantes du déni stratégique hantent les peuples et les individus ayant subi l'exil. L'exil distille toujours un poison d'oubli.

13.

Exils polymorphes ? — La question que je me pose maintenant : quel est l'exil le moins visible et le plus radical de notre temps ? La réponse est, hélas, facile : le progressisme protéiforme et l'aveuglement conjugué que cultivent les idéologies du progrès technique et du libéralisme. Cependant il sera moins évident et plus difficile de combattre l'invisibilité et l'hypocrisie familière de ces puissances idéologiques. Notre exil moderne est programmé par ces modernistes de tous bords : au nom d'un progrès — dont on sait pourtant depuis Hiroshima et Auschwitz ce qu'il peut faire de l'homme —, ils nous forcent à quitter la terre des Anciens, celle de notre culture commune, pour avancer à reculons vers la modernité promise. Comme s'il suffisait d'effacer nos origines, toutes les traces du chemin parcouru et d'ignorer d'où nous venons pour être modernes ! Amnésies dangereuses pour les jeunes générations, hélas orchestrées dès l'école par les technocrates qui s'occupent de l'école en méprisant hypocritement les nobles fins. On bourre le crâne des élèves d'une quantité incommensurable d'idioties éphémères et inutiles. Mais ce

n'est pas tout. À cette atemporalité, s'ajoutent les aléas rythmiques de la danse forcée vers la modernité. Une seule danse et un seul leitmotiv pour la marche cadencée : l'option du nivellement par le bas. Pensée unique, culture unique, économie et politique réduites à l'unité : solution unique pour des maux devenus semblables. Et ce n'est pas parce que la *vraie* culture sera encore le privilège de quelques spécialistes qu'elle ne sera pas définitivement morte. Les technocrates de la fonction publique ont adhéré depuis longtemps à l'idéologie qu'ils servent sans la reconnaître : plus ils prétendent éviter l'idéologie liberticide plus ils en sont les porte-drapeaux ! Ils ont même réussi à exiler la seule discipline véritablement critique de l'enseignement et des autres champs de la connaissance : la philosophie ! Elle est réduite à accompagner la littérature... belle façon d'en faire une discipline littéraire, là où l'enseignement de l'épistémologie faisait d'elle la reine des sciences ! Pauvre ruse ! Mais appauvrissement garanti de tout !

Un peuple qui marche sans la volonté de se souvenir de son passé, sans volonté ni tradition critique et sans histoire réfléchie, est un peuple d'imbéciles heureux voué au pire des exils : celui d'une modernité stérile et sans lien. Le monde humain ne peut être vivant et effectivement humain que tant qu'il sait y cultiver son histoire et si, dans cette étude, l'esprit critique y perdure. C'est ce qui permet aux individus de se sentir la partie d'un tout qui les humanise, à savoir découvrir le lien, entre tradition et action, entre conservation d'un monde (erreurs comprises — aux deux sens du terme : en en tenant compte et en les analysant objectivement) et création de la nouveauté. Si l'on ne veut pas que les hommes soient pris par le tourbillon d'une modernité idiote qui leur échappe de plus en plus, il faut qu'ils puissent encore méditer les leçons des anciens et les méditer librement. Si l'on veut une authentique modernité il faut que les enfants d'aujourd'hui puissent accéder à l'autonomie et, pour ce faire, il faut qu'ils disposent de la culture nécessaire. Nous devons leur permettre de s'approprier les outils de la pensée libre. Au lieu d'étendre l'aptitude intellectuelle et critique de la jeunesse qui nous est confiée, et de la former en vue d'une

connaissance *personnelle* future, dans sa maturité, on dupe les enfants et les adolescents d'aujourd'hui avec une éducation utilitariste et une culture prétendument achevée, imaginée pour elle par technocrates hypocrites et traîtres, au service des impératifs de rentabilité marchande et des illusions de connaissance. Elle ne vaut comme bon argent qu'en un certain lieu et parmi certaines gens, mais elle est partout ailleurs, pour la vraie vie totalement démonétisée. Comme s'il n'y avait plus de vie que celle de l'économie.

On n'apprend pas à vivre comme on apprend des théorèmes mathématiques. Kant, dans une annonce du programme de ses leçons pour le semestre d'hiver de 1765-1766, outre le rappel célèbre selon lequel « on n'apprend pas la philosophie mais on « *apprend à philosopher* », précisait la méthode de cet enseignement en ces termes : « *La méthode spécifique de l'enseignement en Philosophie est zététique, comme la nommaient quelques Anciens (de dzètein, rechercher), c'est-à-dire qu'elle est une méthode de recherche, et ce ne peut être que dans une raison déjà exercée qu'elle devient en certains domaines dogmatique, c'est-à-dire dérisoire.* » Nous, irrespectueux, nous sommes devenus les dogmatiques professant le primat de l'économie sur la vie.

Il se pourrait bien dès lors que, contre le dogmatisme ambiant et ses apôtres dérisoires et dangereusement funestes, la fonction de l'école ne soit pas d'être distrayante, ludique, ou branchée sur l'entreprise. Le rôle de l'école est de *respecter* la vie à venir et l'avenir de nos enfants et de préserver un asile moral et intellectuel à l'intérieur duquel la jeunesse d'aujourd'hui peut former son esprit à cette autonomie. Seule celle-ci leur permettra de choisir le monde qu'elle voudra élire sien, y compris si ce monde ne ressemble, en rien, à celui que nous avons érigé et que nous transmettons sans vergogne : comme si la seule tradition acceptable était celle de l'entêtement aveugle. Mais rappelez-vous la leçon de Vigny, dans *La mort du Loup* :

« À voir ce que l'on fut sur terre et ce qu'on laisse,

Seul le silence est grand, tout le reste est faiblesse. »

Autres exils : celui des romantiques et celui des égoïstes. Les deux ne sont pas incompatibles. L'histoire l'a, par malheur, prouvé maintes fois !

Protée peut aussi changer son rire... il est philosophe à sa façon !

14.

Héritages d'exils ? — Quelle indécence nous donne le droit d'être à ce point bouffis d'orgueil ? À la vue du monde que nous transmettons à nos enfants, compte tenu de ce que nous avons laissé faire, de ce que nous avons fait et de ce que nous n'avons pas eu le courage d'empêcher... un peu de modestie serait bienvenue.

On ne comprend l'homme qu'en le suivant à la trace. Et dans les traces que nous laissons certaines sont indélébiles et, proprement, l'œuvre de débiles mentaux. Inutile de gémir et de pleurer, encore moins de prier tout cela n'a jamais cessé d'orner, inutilement, la lâcheté continue de l'homme incapable de penser et d'assumer son devoir, celui de transmettre un monde vivable à ses enfants : un monde dans lequel ils puissent à la fois et vivre pleinement et changer encore de monde.

Que la mort des idéologies ait pu être une bonne chose, soit ! Si cela nous permet de repenser notre monde avec un minimum d'esprit critique. Car il n'y a pas pire idéologie que celle qui prétend ne pas en avoir ou ne pas en être une, en échappant illusoirement à toutes les autres, parce que toutes seraient mauvaises... et qui, pour ce faire, pour maintenir le privilège d'une pensée unique, d'un prêt-à-porter de la pensée, voudrait couper définitivement le lien avec le passé. Or seul le passé nous permet de comprendre la logique des idées et les inférences qu'elles ont provoquées, de façon complexe, tout au long de l'histoire des hommes et de leurs idéaux. Dans la dialectique du maître et de

l'esclave, les professeurs de philosophie apprennent à leurs élèves que l'esclave a gagné son salut par le travail. Exilé de la vie, par crainte de la mort il choisit de se condamner à la servitude. Mais il retrouve la vie, ou une autre vie, dans l'asile du travail. Cela serait parfait si, une fois devenu maître à la place du maître, il n'avait élu le travail lui-même comme asile nécessaire au maintien de sa condition : un asile de fous où l'argent dicte sa loi ; un asile où la logique de consommation entrave tout et, en premier chef, la nécessité pour l'homme de s'offrir le temps qu'il convient de prendre, pour penser librement et mûrir ses décisions à l'aune de paramètres autres que ceux du processus vital. Vivre et survivre ne se déclinent pas de la même façon et toute survie est, à la fois, asile et exil confondus !

15.

Mobiles et motifs de l'exil ? — Pourquoi exile-t-on ? Une réponse parmi d'autres : parce que la diversité de certains individus n'est plus admise par la force au pouvoir. Or, même en démocratie, accèdent au pouvoir ceux qui veulent l'uniformisation d'un système sur le modèle qu'ils incarnent. Inutile de dire que ce modèle est pour eux, le meilleur et le seul acceptable. Le débat démocratique n'est qu'un alibi pour se maintenir au pouvoir, ou, plus précisément, c'est un faux débat orchestré par ceux qui veulent se réserver les privilèges, par l'exercice du pouvoir, d'un asile doré pour privilégiés. Cette caste de sbires et de courtisans forme l'oligarchie : je dis bien oligarchie ! Car, n'en déplaise à tous les hypocrites qui sont installés au pouvoir par le cumul des mandats et la confiscation de la démocratie, nous dépendons bien d'un régime politique dans lequel la souveraineté appartient à un petit groupe de personnes, à une classe restreinte et privilégiée de nantis : *oligarkhia* en grec signifie le « commandement de quelques-uns ». Mais le grec n'est plus à

la mode dans nos écoles démocratiques, ...devinez pourquoi ! S en plus on glisse de l'oligarchie à la timarchie ou timocratie ! quels sont ceux qui ont appris à l'école le sens de ces mots (maux) : un gouvernement dans lequel les plus riches occupent toutes les fonctions... ça ne parle donc à personne ?

Tout pouvoir exerce l'exil sous une forme ou sous une autre. Obliger et contraindre à l'exil est une preuve de puissance. Dépouiller une femme ou un homme de sa singularité individuelle et de sa ressemblance avec une altérité refusée — la fratrie, l'ethnie ou le groupe auquel on l'identifie en l'y réduisant — c'est la meilleure façon de l'exiler de la richesse et de la diversité humaines. En d'autres termes l'atteinte, à travers chaque être humain, est double. En condamnant à l'exil, les puissants œuvrent à la mort de la pluralité humaine. Ils visent le triomphe de l'uniformité autour d'une axiologie qui sous-tend et motive leurs actes.

Chacun sait que les événements libres et les hommes libres obéissent aux lois de la variété. L'uniformisation et le nivellement qui découlent du pouvoir des *exileurs*, sont autant d'entraves à la vraie liberté. Il n'y a de liberté que par et dans la pluralité humaine. La croissance de l'enfant liberté dépend de l'augmentation du jeu de ses variétés et de ses variations. Les tenants des idéologies liberticides défendent toujours l'assassinat des libertés présentes au profit d'indiscutables et immenses libérations futures.... Mais toutes les applications factuelles du libéralisme sont aussi mortifères que celles des autres « ismes » que condamnent les libéraux, au nom de leur idéologie mortifère, les libéraux. Cela aussi deux siècles d'histoire récente le prouvent indiscutablement, à l'échelle planétaire... si l'on enseigne encore l'histoire dans une optique critique.

Lorsque Péguy affirmait, en bon socialiste utopiste, que la révolution sociale affranchirait les hommes des servitudes économiques, c'était déjà une utopie. Quand il

rajoutait que du coup les hommes éclateraient « en variétés inattendues » c'était la cerise sur le gâteau.

La vraie misère est toujours d'abord intellectuelle. Le véritable exil itou. À l'évidence, les « variétés inattendues » sont tout juste celles des formes de l'exil. On oublie que le déterminisme ne peut faire l'économie d'une histoire où l'on doit enquêter sur les motifs et les mobiles réels... pour donner à l'histoire une dignité épistémologique. Les exilés de l'histoire et de la philosophie savent ce qu'ils font : tuer dans l'œuf l'avènement de l'esprit critique !

16.

Exil spirituel ? —L'auteur qui a le mieux traité de l'exil de façon laïque est évidemment Camus. Et, même si ses détracteurs le surnommaient du quolibet de « saint laïque », l'approche laïque n'en est pas moins religieuse, au sens où elle témoigne encore d'une belle volonté de relier les hommes. Mais comment, avec quoi ? À l'aide d'une juste mesure visée entre deux excès tragiques : les défauts assassins du communisme d'une part et les tares non moins criminelles du capitalisme de son époque, d'autre part.

L'Homme révolté qu'était Camus a eu raison à la fois contre la vindicte des *progressistes libéraux* et de leurs théoriciens et contre la mauvaise foi des *néo-marxistes* plus ou moins sclérosés pour ne pas dire sclérosants de son époque – c'est l'histoire qui donne raison au solitaire. Dommage que ceux qui ont dénié toute valeur philosophique à ce texte ne puissent le relire aujourd'hui pour en saisir l'incroyable modernité... À l'opposé d'une idée reçue, la modernité prend parfois du temps ! « C'est à voir les êtres sous leur vraie lumière

qu'un jour ou l'autre nous prend l'envie de les larguer. »³ C'est ce qu'affirme le poète, exilé en Italie, pour écrire loin des apparatchiks : une technique de l'exil est toujours nécessaire pour penser librement...

Avec le recul, dont ne peuvent se passer les adeptes de la dialectique historique, la pertinence politique apparaît avoir été du côté de Camus plus que du côté de Simone de Beauvoir ou du prétentieux Sartre. Ses engagements réels et courageux pour les Kabyles, les anarchistes et antifranquistes, les communistes grecs, étaient moins spectaculaires que la vente de la *Cause du peuple*, en mai 68, à la sortie des usines Renault, certes.... Il faut croire que la sagesse de Camus tient en cela : que sa « morale » se passe de théorie révolutionnaire et surtout d'une théorie dont on peut mesurer après coup — comme pour Sartre et bon nombre d'intellectuels bourgeois du marxisme français, grands donneurs de leçons et capables des plus ignobles mépris à l'égard des autres penseurs —, dans la *praxis* comme dans le réel effectif de leur histoire, toute l'indécence, l'impudeur et le manque de lucidité. Avec le temps se révèlent leurs faux humanismes, leurs dénis d'humanité et les aveuglements ou les refus de voir le réel en dehors de leurs lunettes d'intellos aveuglés longtemps pour avoir chaussé celles des soudeurs marxistes. L'exil n'est pas étranger à la réflexion lucide et généreuse. L'étranger révèle nos parts d'exil.

17.

« *L'exil et le royaume* » ? — Dès le titre de cet ouvrage de Camus nous avons les deux faces exil et asile : exil de l'exil et asile du royaume. Mais quel royaume ? Est-ce celui que l'on quitte pour fuir un régime de servitude ? Ou celui que l'on espère atteindre après

³ Léo Ferré, Technique de l'exil, in *Testament Phonographe*, Plasma

l'exil, à l'image de l'espoir messianique entretenu en exil, pour les juifs, d'un royaume judéen restauré sous l'autorité d'un dieu qui pardonne définitivement ? L'exil est toujours lié à la faute ou, pour le moins, à l'idée de la faute. En effet, dans « *La Femme adultère* » Janine ne trompe pas son mari. C'est une compagne qui vit du besoin que son mari a d'elle. Besoin qu'elle ramène à ce délire qui pousse les hommes, avec l'« *air commun de ces fous qui se camouflent sous des airs de raison* » à se jeter « *désespérément vers un corps de femme pour y enfouir, sans désir, ce que la solitude et la nuit leur montrent d'effrayant* ». Pas d'exil sans désir. Seulement un désir de fuir toute cette lassitude des gestes que l'on fait sans amour et sans désir, par habitude ou par besoin. Double exil donc ! puisqu'il s'agit de quitter l'obscurité que révèle tôt ou tard une lumière à venir. Janine accompagne son mari, Marcel, qui voyage pour affaires dans le désert algérien. Il vend des tissus. Leur vie s'est jusqu'à présent déroulée paisiblement. Mais quand, par une nuit de touffeur, elle quitte le lit conjugal pour respirer seule la fraîcheur enivrante du ciel étoilé... commence la première infidélité. Exilée au sein de son couple, Janine conquiert, comme tant de femmes, une libération éphémère en communiant avec le ciel étoilé. Alors cette communion donne aussi la mesure de l'asile quotidien qu'elle vit ; car elle ressent après coup le même remords qu'un adultère. Il y a des exils et des royaumes qui échappent à la masculinité... N'en déplaise aux hommes qui croient posséder les femmes comme on possède une terre à labourer. Toutes les appropriations engendrent des exils et des réflexes asilaires.

La Poétique des Exilées :

Contr'Un et Contrée

Partie 3

1.

Les joies de l'exil ? — Il n'y a pas que des exils négatifs. La lucidité, par exemple, est un exil difficile à construire, et plus difficile encore à entretenir. Pour la maintenir en forme, l'intelligence qui l'entraîne a, elle aussi, besoin de son vestiaire et de sa douche. Cependant l'intelligence, à son tour, exige des exils spécifiques, de première nécessité. Elle n'est que le fil du collier. Or, sans exils volontaires, il n'y a plus de pierres précieuses et, finalement, avec ses pacotilles, le collier se transforme usuellement en laisse : et nous voilà tenus, dressés et promenés par les mains d'illusionnistes professionnels. Ce qui fait en réalité la joie de l'exil c'est ce lien, cette courroie qui s'enrichit d'autres roches, d'autres

matières d'autres femmes, d'autres hommes et, à terme, dépayse. Seul le lien de l'esprit libre permet la communion avec soi-même et les autres. La suspension des jugements de valeur, leur mise entre parenthèses, nous n'y parvenons que par cet effort : s'isoler de la glue collective pour revenir au Réel. Et le Réel ne se saisit qu'en en acceptant le chemin : hors de soi, dans le Monde — qui n'est pas le meilleur des mondes possibles mais qui est le monde Réel — là où la vérité n'obéit à personne et n'est que ce qu'elle est : le Monde Réel fait de tant d'absurdités de mensonges et de choses factices. De faux exils aussi et de faux asiles !

2.

Amour de l'exil ? — Dans certains cas l'exil devient une porte de secours. C'est une façon d'échapper à l'incendie que la bêtise pyromane introduit dans la proximité des autres. Si nous pouvions voir les êtres que nous croyons aimer — parce que nous avons besoin d'amour —, sous leur vraie lumière, nous reprendrions les chemins de l'exil avec une joie ravageuse. Malheureusement, quand nous les reprenons, ils ne sont plus qu'une ligne de fuite.

3.

Exil privé et exil public ? — Bien réfléchir c'est, d'abord, bien s'exiler. C'est-à-dire à portée de conscience critique. Cette sagesse de vie qui peut prétendre momentanément au « *lathe biosas* » des philosophes, est souvent indispensable. Elle aide à supporter le regard

dévastateur des nantis de certitudes que rien n'altère jamais, hormis l'écho acide et souvent pestilentiel de leurs vapeurs narcissiques.

Cette vieille exhortation d'Épicure au philosophe, « vis caché », n'a rien à voir avec de la sagesse, encore moins de la prudence. C'est une question de bon sens naturel. La pensée est une activité qui nécessite le retrait, l'invisibilité nécessaire à la vraie réflexion, la non-publicité. Le *besoin* d'apparaître ou l'impulsion, même limitée, à communiquer aux autres est déjà une redescente — ou une remontée, c'est selon — auprès des hommes et de leur intarissable commerce d'opinions.

À noter que certains philosophes ont, hélas, l'art d'apparaître en fonction des périodes de soldes. Ils obéissent aux campagnes publicitaires et n'ont plus aucune utilité publique. Ils encombrent l'espace public de leurs petits déchets, parce qu'ils écrivent beaucoup : ils confessent avec un air d'impénétrable profondeur quelques leurres idéologiques ! Ils confondent volontiers populaire, ou populariser, avec populisme et populace ; et ils oublient sciemment le respect dû au peuple ! Par contre ils n'oublient pas de passer à la caisse... Chez eux l'exil est intéressé et bien défiscalisé !

Ils entravent la publicité à laquelle devraient avoir droit les vrais philosophes et sont responsables de leur exil.

4.

Poésie de l'exil ? — L'exil du poète pourrait avoir une allure d'offertoire, si la vanité du verbe n'était son pain quotidien. Quant au vin, c'est la grande misère métaphorique du langage lui-même : cette vigne et ce terroir, le poète les cultive dans l'espoir d'une inoubliable vendange. La langue du poète sollicite un millésime d'indépendance.

Qui peut ignorer que le miracle œnologique n'est pas le même, forcément, lorsqu'on cultive dans les terres du Minervois des Graves ou à Pomerol ? Or il est des terres de miracles oubliées, et d'autres encore inconnues.

Mes vignes de langue vive sont bien ancrées dans l'argilo-calcaire du kimméridgien, à Bélaye en Quercy. C'est de là, qu'avant le phylloxéra, partait le vin des tsars pour la Russie, quand les bordelais — précocement vendus aux anglais —, ces spécialistes du commerce du bois d'ébène, ne pirataient pas les cargaisons.

Aujourd'hui, la poésie connaît son ère phylloxérienne et ses grands châteaux sont tenus par d'étranges citadins qui font feu de tout bois et vieillissent leur vin dans de mauvais fûts. La Boétie, qui s'y connaissait en bordelais, appelait cette forme d'exil mondain « la servitude volontaire ». Exil rime avec péril !

Les vrais poètes sont toujours des révoltés qui écrivent leur *Contr'un*.

5.

Y a-t-il des exilés de l'intérieur ? — Le poète se veut oblatif dans chacune de ses prières : du coup, son exil est peuplé du monde. L'exil est un miroir et le poète y cherche la trace de sa littérature. Il la voudrait plus belle que les voyelles de Rimbaud, toute en oblation.

Hélas ! Quand il s'éveille, car le sommeil est aussi une sorte d'exil de soi et des autres, c'est le monde qui s'est donné à lui et il n'a donné au monde qu'un recueil de chansons.

Privé de sa langue, un peuple entier perd sa poésie et sa raison d'être. Garder sa langue, la maîtriser, l'enrichir, l'aimer et en jouer : c'est la seule façon de rendre à la spiritualité la liberté dont elle a besoin ; car seule la langue permet de dominer les terres de la pensée.

Toutefois, la bêtise fait l'homme et elle le ronge quand on réussit à l'acculturer !

La poésie est une *Matrîe* nouvelle : objet féminin toujours si lointain et si proche tant elle est cette langue en acte qui maternelle et renouvelle la quête des sacralités, sans jamais cesser de mettre au monde.

C'est par ce travail amoureux de la langue et sur la langue — travail amoureux tout aussi ambigu que les autres formes de l'amour : oblatif et captatif — que le poète et la sculptrice se ressemblent : les colons méprisent toujours les fonctions vernaculaires (les mots de tous les jours, le parler du peuple) et ils imposent sans concessions leurs codes véhiculaires (la langue des échanges et des exodes qui conduisent à la ville ou à sa périphérie) ; ils maîtrisent également la fonction référentielle (une seule culture devient centrale et les autres modes, les autres cultures, les autres façons d'être, de penser, de se vêtir, de manger et de vivre sont lentement étouffées et jugulées). Néanmoins, les colons ont toujours du mal à détruire la fonction mythique (celle qui renvoie aux topiques d'une terre spirituelle ancrée dans une histoire et dans l'épais tissu traditionnel des liens et des fonctions symboliques). Or, c'est sur ce terrain que le poète reconquiert l'identité exilée. En préservant sa langue par l'exercice poétique, il préserve son identité culturelle. Mais c'est un combat difficile car la langue régionalisée devient inusitée et purement folklorique. Elle finit par être méprisée inconsciemment par les enfants qui l'oublient.

Pourtant, seule la poésie et l'art en général peuvent nous préserver de finir en « exilés de l'intérieur ». Car les nouvelles formes d'acculturation nous touchent à l'intérieur même de nos îles. Il faut être aveugle pour continuer à se prendre pour le sel de la terre quand tout le sel se dilue dans le vent des vanités extérieures.

Par bonheur, le poète ne rend pas les armes. Abdiquer ? Jamais ! Sa langue est une fabrique de munitions : pas seulement pour les indignations ; sa langue nourrit l'âme de ses révoltes, des colères partagées et, aussi, des insoumissions. Par bonheur, le poète ne s'exile pas totalement : il s'absente, seulement, pour préserver la richesse de son écriture

et il refuse viscéralement de demeurer souder aux égarements des autres. Les dentelles de la sculptrice sont un vêtement mythique et symbolique : l'habit des *dessondenses*.

6.

Exil et son écho ? — C'est la dentelle des vers ! L'exil est un tableau dans la nuit, comme un miroir sans tain. Les voyants sont ainsi condamnés au néant quand il n'y a rien à voir. Imaginez le comble de nos aventures de voyance, quand il n'y a plus que les autres pour nous voir et nous donner à être. Voilà pourquoi l'enfant a peur du noir.

Nous sommes restés enfants chaque fois que les départs nous font peur. Nous appréhendons la nuit, autant pour le tableau de notre mémoire que pour le miroir de notre âme. Nous craignons que les mots ne s'éveillent sans paroles et sans échos !

Il n'y a que les poètes pour ne pas craindre l'exil d'eux-mêmes parce qu'ils vont avec leurs lampes de rêveurs, comme Diogène, dans l'intimité nocturne des autres. C'est un retour à la quête d'un peu d'humanité. Quête, enquête et pas conquête ! Le retour d'exil est un retour sans nostalgie ! L'exil les grandit et embellit leur écriture d'une générosité nouvelle.

7.

Dialectique de l'exil ? — L'exil nous relie à la mort : sur la scène du grand théâtre de la vie, les départs sont toujours des répétitions d'une mort annoncée, sans chroniqueur. La tragédie ne vieillit pas ! Le drame lyrique et la comédie humaine sont des praticables en guise de paravents. La tragédie de l'exil y est plus ou moins bien dissimulée. Pour se

protéger des courants aléatoires de la vie on divertit : chasser l'ennui est une activité à plein temps. Mais l'ennui est en exil lui aussi. Seuls les artistes ne craignent pas l'ennui...

L'ennui dialectise l'exil et l'asile. Il les dépasse rarement, les confond souvent et les inverse par malheur. Puis il les entretient, parfois, par habitude, dans une étrange confusion de haine et d'amour. Les contradictions ne sont pas toujours faites pour être dépassées et celles de l'exil sont toujours par-delà le dépassement ; car l'exil est un dépassement en soi.

8.

Exils politiques ? — Pour les exils politiques, la panoplie de l'exil est sans limite et d'une rare complexité : perte du lien, abolition du lieu terrestre, et désertification. Le désert des hommes est le pire des déserts. Si, pour le pouvoir qui condamne à l'exil, la confiscation de l'habitat est une arme convenue, plus insidieuse encore est celle de l'atteinte au langage. Elle s'effectue par l'effacement programmé de la langue. La langue maternelle est la racine des êtres humains et le cœur de la parenté. Même sur une terre hostile, on s'accroche à la terre habitable comme une mauvaise herbe s'accroche à la roche ou comme un enfant s'agrippe à sa mère ! La perte de la langue maternelle vous transforme en mauvaise herbe et, puisque qu'elle est contrainte systématiquement à l'exil, la langue qui perd son foyer demeure condamnée à périr plus ou moins vite. Les chants des exilé(e)s en sont autant de fossiles... et souvent des chants de détresse et de nostalgie.

Il y a toujours près des foyers d'exil une odeur de mort et de charogne. Et les bris de l'âme, tombés sur les terres d'exils, comme les dents de Cadmos, y ruminent une chair à mastiquer pour de futures dents de guerriers ou de bourreaux.

9.

Temporalité d'exil ? — On pourrait croire que les exilé(e)s vivent dans la mémoire mais c'est une erreur. Car, pour vivre dans la mémoire, il faut encore appartenir au temps humain. En réalité, les exilé(e)s n'ont plus que la chronologie des survies. Le temps y est présent absent. Il faudrait dire présent *ab-sens* i.e. privation de sens : les exilé(e)s ont une perception présente de leur néantisation, de cette perte de sens que contient leur présent *ab-sens*.

Saint Augustin définissait une trilogie temporelle. Les trois temps sont liés au présent : le présent-passé, porteur de mémoire ; le présent-présent, acteur vif des perceptions ; et le présent-futur, agitateur de projets, d'espérance et d'attentes. Certain(e)s exilé(e)s ne vivent plus que dans la mémoire : leur vie est un fruit pourri que rongent les vers des souvenirs. D'autres ne vivent qu'au présent : leur vie est réduite à la survie et obéit aux urgences du métabolisme de base. D'autres encore n'habitent plus que des utopies et des hors temps : certaines de ces utopies sont teintées à l'avance du sang de la vengeance tandis que plusieurs brûlent sans fin du regard supplicé de leurs enfants qui embrase l'horizon.

Ce qui demeure proprement scandaleux c'est que ce sont toujours les exilées, qui subissent majoritairement l'horreur de l'exil. Non seulement, elles sont les premières victimes des stratégies et des affres de l'exil mais encore, comme une éternelle passion patristique, elles la subissent dans toute sa temporelle et infernale trinité.

10.

Vulgarité d'exil ? — . Y a-t-il, du côté des hommes qui se targuent d'esprit, une étonnante indigence d'exilés ? Oui, parfois, quand on leur demande de retirer leur masque : les prétendument philosophes ! et plus particulièrement les professeurs de philosophie ! Le manque de modestie et une certaine impudeur les poussent à se prendre pour des penseurs. Ils ont, alors, cette insoutenable et arrogante prétention du surplomb. Ce qui leur donne l'allure particulière des manipulateurs d'échelles. Du haut de celles-ci, ils s'enorgueillissent de parler de tout, contemplent, jugent et critiquent toute l'agitation mondaine... des vulgaires d'en bas.

Cependant, s'ils levaient la tête et perdaient, quelques instants, cet art facétieux des surplombs dans lequel ils excellent, ils verraient, au-dessus d'eux, sur d'autres échelles, plus solides, moins bancales et bien plus hautes, des bouquets de sourires : ceux des spécialistes et des vrais penseurs. Ils pourraient y lire, en herméneutes distingués, toutes les nuances de l'ironie, de l'humour et de la candeur.

Peut-être, dès lors, s'ils étaient un peu plus philosophes que professeurs de philosophie, s'autoriseraient-ils un zeste de modestie et quelque retour attentif aux exils curatifs... dans la pensée des autres et des simples gens.

Pourquoi voudriez-vous qu'une femme ou un homme soit en exil forcé chez son semblable ?

Des lambeaux d'exil pour les insulaires de l'égotisme ! Rien de plus dangereux que cette façon de s'acculturer en se privant des autres continents de la pluralité et de la diversité. Le mépris des autres finit toujours par attirer les charognards de nos hivers : une neige brune et ensanglantée étant sa peste sur les sols du repli. Misère de l'insularité ! Et misère de son orgueil !

11.

Exils familiers ? — L'ennui est-il un exil ? Oui, si l'on ne peut satisfaire ou déjouer le manque qui l'a provoqué. Sinon ce n'est qu'un exil domestique.

12.

L'art des exils domestiques ? — L'éparpillement égotiste est frappé d'incontinence dans la quête des petits plaisirs et des menues occupations du quotidien. Cette tyrannie choisie qui consiste à emplir son âme de petits et vulgaires plaisirs nous rend idiots à souhait. Si bien orchestrée et rentabilisée par le consumérisme ambiant, l'infinité de ces « petits et vulgaires plaisirs » se change miraculeusement, pour nos âmes sans spiritualité, en une myriade étoilée d'idéalités dans laquelle les yeux du désir se noient comme dans une voûte céleste. Ce sont nos Noces de Cana à nous car nos dieux aussi sont consuméristes. Une façon comme une autre de ne pas voir les ravages des exils d'humanismes aliénés ou sacrifiés. L'art nouveau de la théologie négative : pas l'indicible, le négationnisme ! L'homme et la femme reniés et déniés !

13.

L'exil du refus : une gymnastique quotidienne pour garder l'esprit souple. Une Contrée.

14.

Soliloque d'un exilé volontaire ? — Depuis l'enfance, par réflexe contre le stalinisme paternel, je me méfie toujours de la grégarité, y compris celle de la clique des soi-disant anti-grégaires et du camouflage sophistiqué de leurs partisans et francs-tireurs. Je me méfie toujours des hardes qui vous dictent les tactiques de l'exil. Ce n'est pas parce que vous dites « non » que je vous estime.

Je ne suis pas non plus tenté de dire « oui » parce que vous dites « non » ! Pas de snobisme : non au solipsisme !

Il me faut ma pointure à moi de *non* et de *oui*, c'est ma faiblesse mais c'est aussi ma force. Au fond, l'exil de la sagesse se tient là, librement : fuir le groupe, les clans, les bandes, la coterie, la camarilla et la caste. Ne pas chercher à persuader, ni à convaincre, simplement partager, échanger respectueusement.

Fuir aussi tous ceux qui systématisent cela et se font une règle de fuir pour fuir. Mais comment échapper aux *nombreux* ?

Il faut apprendre à rester simple, authentique et, surtout, à rester fidèle aux désirs de nos premières libertés autonomes. Vous savez bien ! quand on n'appartenait encore, même naïves, qu'à des espérances affranchies et libératoires... Et surtout apprendre à agir, avec énergie, pour préserver en soi plusieurs terres d'asile. Des espaces qui sauront accueillir la pluralité et la diversité de tous ceux qui ont su risquer un peu d'autonomie, d'indépendance et de générosité, pour penser et partager sérieusement et sans servitude, tous nos cargos d'idées clandestines sur l'océan du devenir.

15.

Performance ? — Quand je vous ressemble trop je m'exile aussi de moi-même... histoire que le cuivre de mes entrailles ne s'éveille pas systématiquement clairon. Je préfère le solo d'un saxophone baryton aux airs des fanfares, même quand elles sont, soi-disant, festives. J'ai une certaine idée de la fête qui n'a rien à voir avec les fêtes de Bayonne.

16.

Exil inconscient et inconscient exilé ? — L'inconscient est-il un exil ? L'inconscient est en réalité un vaste foutoir aussi glauque et hadal que certains de nos abysses marins. L'immensité océanique favorise cette dérive conceptuelle et analogique de l'inconscient.

Pour ce grand pollueur incivique qu'est l'homme, elle en autorise aussi, à la fois, l'attitude et la représentation. L'inconscient est une vraie décharge psychique. Chaque théoricien y exile le cours de certaines de ses actions, ses résidus de fantasmes et ses fantasmes d'emprunt, ses ersatz libidinaux, ses axiologies du désir et ses désirs axiologiques.... Sans oublier nos icebergs de représentations traumatisantes — plus ou moins bien refoulées et résiduelles — pour la partie invisible et le côté épiphénoménal de la partie visible.

D'aucuns le perçoivent comme un bordel, d'autres comme une maison close. Mais certains, comme bon nombre de psychanalystes *maqués* par la masculinité, n'y voient qu'une orthodoxe maison de tolérance. L'exil serait une mère-maquereille ? Pauvre Matrice ! On n'a jamais que les métaphores qu'on mérite pour nos petits exils psychanalytico-savants.

17.

Alibis d'exil ? — L'image de l'iceberg est l'un des poncifs classiques illustrant la représentation que l'on s'invente du rapport convenu entre la conscience et l'inconscient. La partie immergée de l'iceberg traumatique n'intéresse que les plongeurs en apnée et quelques nostalgiques de la Calypso. Mais, si dans les gourbis de la parenté postmoderne on ne sait plus qui a les épaules assez larges pour tenter – ou supporter – d'autres visions, d'autres paradigmes, on admet presque toujours que madame libido demeure l'hôtesse, ou la dame patronnesse, de ce sacré repaire d'exilé(e)s qu'est l'inconscient. Vous avez dit *re-paire* ou *re-père* ? Madame mère se rie (*mercerie*) et se tait ! Aux fanons de la mémoire se dévore le krill des petites lâchetés.

18.

Résumé de l'exil ? — L'exil : c'est quand on n'est plus la concession de personne !
À peine de soi-même.

19.

L'art de l'exil ? — La poésie, pas plus. Mais pas moins ! Et pourquoi la poésie me direz-vous et le poète répond simplement : « comment voudriez-vous être sans habiter » ?
Là personne ne peut vous déposséder.

20.

Sculpture de l'exil ? — La sculpture est une poésie qui cherche asile, pour ses produits de l'esprit et ses voyages imaginaires, dans l'exil de la matière. Parfois c'est l'inverse.

21.

Dentelière exilée, dentelière d'Exilées ? — La sculptrice n'est jamais seule. Elle a déjà pétri la terre d'exil.

Elle a aussi, depuis longtemps, repéré, tutoyé et cumulé les pierres transfigurées de l'exil : les vraies, comme les imaginaires. Les soliloques des figures de l'exil, elle les entend, elle les écoute et leur répond, du bout de ses dix doigts, à pleines mains. À Elche, à Saint-Sernin, dans un cloître, sur le porche de Moissac, ou ailleurs, comme au bord du chemin de *Jouan* sous la masse d'un casseur de pierre, toutes les pierres lui ont déjà parlé. Elle engrange leurs paroles et leur répond, dans sa langue aux doigts légers. Oui, la sculpture est un dialogue sans cesse repris, depuis le premier éclat de pierre, révélant quelque involontaire beauté de fougères pétrifiées, jusqu'au dernier coup de ciseau, céleste et appliqué, sur une gargouille barbare ou sur la Galatée calcaire d'un lendemain rêvé.

L'écrivain et le poète appréhendent le temps diversement. Quelque chose les fait frémir dans la fugacité diachronique de la langue. Et, quand ils se soumettent aux horizontalités du siècle, la synchronie les étourdit. Ils veulent être en avance, mais la matière de leurs vers, et de leur prose, se dilue et se diluera de plus en plus vite. La

sculptrice est patiente. La matière qu'elle tutoie est presque toujours intemporelle : elle vient de si loin et de si près puisque des siècles de matières roulent sans cesse sous nos pas. Si l'écrivain ou le poète sont condamnés aux exils ravageurs du langage, la sculptrice n'est jamais seule : elle dialogue d'abord avec la pierre, la terre, le bois, le fer, le plâtre et les tissus. Et ni la pierre, ni le fer, ni la terre n'ont tout à fait l'âge des hommes : ils ont juste l'âge d'un passage, d'une mise en forme et d'une croyance, d'un pied marcheur. Les tissus, métamorphosés en habits, n'échappent pas à la règle. Ils ont l'âge du mystère de ce qui dure et, à travers les siècles, le poids terrible du silence de toutes les choses qui, on ne saura plus jamais pourquoi, n'ont pas pu ou su durer. Ils ont l'âge sans âge d'une émotion qui traverse la matière et bouleverse celui qui regarde. Et c'est étrange, parfois, celui qui regarde se met à voir d'une autre manière : alors, il reste médusé par cette proximité qui lui parle, à travers les strates humaines et les siècles. Se révèlent à lui, là, dans un présent étonné qui déborde l'inertie ancienne et la pétrification, d'étranges cœurs qui battent encore, de toutes leurs peurs, de toutes leurs grandeurs, de toutes leurs espérances.

La sculptrice a des yeux aux bouts des doigts, une bouche qui embrasse la matière et un ventre qui lui donne son berceau. Il y a bien quelque chose de sensuel et de maternel, dans ce rapport à la matière. Mais il se fomenté quelque chose de plus encore : des caresses, des attentes, des exigences. Elle danse-parle au grand bal des formes et, dans la musique de ses idées, elle entraîne, non plus dans ses pas, mais dans ses mains, des foules de contours et de figures. Elle les invite sur son chemin de ronde, comme une dame invitait quelque troubadour à l'épreuve du corps. Puis, quand le soleil s'incline, aux draps de marbre de son imagination, elle étend ses idées, et prend un peu de terre et d'eau, et la voilà pétrissant une nouvelle pâte d'amour. Ensuite, sous son regard de braise, elle attend que la forme lève au bout de ses doigts volcaniques. La sculptrice n'est plus sculptrice. Elle est passée de l'autre côté des formes informes. Chaque trou de dentelle lui dit quelque chose. Ici le vide étrange des attentes, et là l'enclos modulé des soumissions. À l'aiguille,

au fuseau, ou au crochet, l'éphémère loi des tissages humains et leurs usages de fils traditionnels lui ont avoué des pages et des pages de tissus ajourés. Et les fils entrelacés qui forment un fond, en réseau, ont détaché, pour elle, d'autres alphabets, des formes nouvelles et d'autres motifs : elle entend révéler les mobiles d'un ordre héritier et vieilli dont elle se fait l'exégète. Dès lors, sous ses doigts rebelles, le tricot des temps anciens et tous les esthétismes canoniques subissent un vif contrepoint. Il conviendrait même de dire un contrepoids et un contrechant, tant le jeu y est questionné, inversé, et le sens embelli. Attentive aux métamorphoses, la sculpteuse est mère et père et frère et sœur. Mais elle est surtout la belle animale, la réconciliation animale et cette libération d'une animalité de matière redevenue vivante. La louve de glaise lui sourit et lui lèche les mains, les vents de granite la frôlent avec l'ivresse des saisons promises, les dentelles ne font plus dans la nuance, elles *abréagissent* l'ordre des fuseaux et pointent l'aiguille des paroles sur un autre Nord. Et d'autres vents, ceux de l'exil et du sable, la jalourent et l'accompagnent pour la valse des feuilles. Même le bronze, au fond de sa formule, rêve à son tour d'un accouchement matriciel.

Tout, ici, vit selon d'autres logiques de l'enfantement. Parce qu'elle est mise-au-monde et transformation du monde, la production d'œuvres peut échapper aux servitudes volontaires ou, pour le moins, s'étonner des valeurs de castes, de sexes et de classes qui président aux soumissions admises, convenues. Et si cet étonnement, sublimé par sa mise en forme sculptée, éveillait en nous de sublimes interrogations ? Et si du haut des cathédrales, enfin libérées des figures rituelles de la maternité, ce quelque chose de la mise-au-monde, un « je ne sais quoi » d'humain, se transportait et se transformait, avec une gravité enfin *décrucifiée* ?

La sculptrice modèle de l'amour par amour. Et, quand bien même elle n'échappe pas à la logique des passions, elle étalonne ses balances en dimensions variables ; et l'on peut toucher, sur les veines de ses bras, les curseurs de la vie et de ses fléaux. Souvent, la

sculptrice peut se passer des autres, elle n'est jamais seule avec ses œuvres. Fière *Pygmalionne*, elle sourit, et change les règles : elle n'a pas besoin d'Aphrodite, ni céleste ni vulgaire, pour donner vie. Elle n'a besoin que de ses mains d'attoucheuse, comme intermédiaire des accouchements, et du dialogue majeur avec l'altérité des matériaux. Elle les dompte, les apprivoise, les charme aussi et ils le lui rendent bien. S'ils se soumettent, c'est qu'elle se soumet autant. Dans l'orchestration des formes, chaque instrument joue sa partition de vie, et elle sait que pour prendre vie, ici et maintenant, il faut aimer cette mise au monde de l'œuvre. Il faut aimer donner vie aux inquiétantes solitudes de la Nature autant qu'aux détresses de la vie et de nos prisons culturelles, notamment quand les autres n'en reviennent pas, ou plus jamais, et se cloîtent sans retour dans les névroses de la modernité.

Tant qu'à sortir du noir autant ne plus craindre les dissimilarités de lumière. Emmitouflée, à l'hiver, elle répond à la mésange charbonnière avec des vents d'espérance, pour les oiseaux traqués. Elle polémique avec des louves fières, pour souligner les signes d'une humanité malade de son animalité. Dans l'argileuse vanité des êtres et des choses elle mesure à sa façon cette très particulière technique de l'exil : la décomposition de l'orgueil. La mise en forme des altérités de l'exil est une réplique qu'elle propose aux partenaires de la vie.

Mais la technique de l'exil est insoupçonnée. Il faut y répondre par l'éloge d'une espérance soupçonnée nouvelle et la recomposition des joies partagées. Faut-il oublier les exilés ? Pas sans les avoir dévoilés. Or, le dévoilement ne met pas terme à l'exil, il en change à peine les abords, et parvient modestement à donner un peu de lucidité. Anthropométrique et humble demeure l'art de la sculptrice. L'anthropométrie se traduit par l'effacement orbital d'une certaine masculinité. *Baubó* le savait. Il y a des instruments — est-ce un hasard si ce sont des ciseaux ou des couteaux ? — qui nous aident à mesurer autrement les étoiles, le ciel, la terre et notre histoire. Nous qui écrivons, nous avons besoin

de nommer les choses, mais les mots nous trahissent et, quand nous nous faisons poètes, que nous inventons une autre langue avec d'autres ciseaux, alors nous devenons étrangers — parfois même à nous-mêmes — et on nous condamne à l'exil. Le « on » ne nous épargne guère. Les mots qui nous libèrent nous mettent aux fers. Les vrais poèmes sont des cris, des coups de gueules. Ce sont des *gueuloir*s bien ouvert sur le monde, des fulminations capables de verbes inhabituels et de clameurs meurtrières. Mais allez donc crier dans ce monde ! Les autres y sont en nombre, du parti du nombre, et le revendiquent : le poète est forcément seul. Il n'est pas anachorète par coquetterie.

La sculptrice parle sans crier. Ses œuvres figurent tous les mots qui nous déchirent les lèvres, et que nous ne voulons pas prononcer, de peur qu'ils nous arrachent et la langue et les dents et le cœur. De peur que plus rien ne nous soit pardonné. La sculptrice met au monde ses œuvres, et ses œuvres desserrent l'étau de nos regards. Écarquillent nos yeux culturellement myopes. Ses œuvres élargissent les limites de notre appartenance-au-monde. Nous ne sommes plus seuls, même au milieu des autres, parce que ces objets-là, qui ne discourent pas, font davantage que nous parler : ils nous *disputent*, humainement, et révèlent une part de nos dialogues, ils devisent sur nos racines, les rendent publiques, et commentent nos bassesses. Les sculptures nous relient au temps réel. Elles sont les morceaux de ces miroirs que nous avons jetés dans la nuit et qui se recollent, spontanément, sous nos yeux, comme le puzzle ignoble, monstrueux de nos monstruosité. Nous voilà obligés de les regarder, et de nous reconnaître, parce que rien ne nous force et que nous sommes surpris par le tour subtil du dévoilement. Même ceux qui ne veulent pas les voir, ou que cela dérange (ce qui est déjà une émergence consciente d'une vision ressuscitée par la banalité sculptée qui dresse comme un miroir dans la nuit de notre insouciance) sont surpris de reconnaître une part d'eux-mêmes, même salie, terreuse ou blanchie, même blessée, même saignante ou dentelée.

Cette façon de sculpter est anthropométrique au plus haut point. La flèche du temps revient comme un boomerang guerrier aux lanceurs oubliés. Et pour tous ceux et celles qui ont désappris que l'on peut souffrir de nos identités galvaudées, le miroir est sans tain et sans pardon. De l'autre côté du miroir, esquissant un pas de danse, la sculptrice lève son verre à nos mémoires culs-de-jatte. Un sourire d'espoir s'esquisse. Il enchante le présent d'une dentelle de questions. Elle aussi est en exil. Une joie insoupçonnée s'embusque dans cette ironie des œuvres : elles tissent la procession d'un exil enchanteur.

Voilà, enfin perdue, la fausse noblesse des petits narcissismes quotidiens. Lavés de leurs mensonges, les exilé(e)s. Et ses *Exilées* nous renvoient l'étonnante blancheur des questionnements. La vérité sculptée dévoile tant de non-vérités installées et instaurées en convictions. Effacement de certitudes et destruction des illusions coutumières cèdent la place au projet. Un projet de clairvoyance. C'est cela le véritable optimisme : cette lucidité. La vie se tient par-delà l'exil dans l'effondrement de nos tours d'ivoire et de nos façons de voir, pour cultiver un autre regard. Il sera capable de mieux percevoir ce qui crève les yeux et, libérant une autre façon de penser, s'autorisera à concevoir une plus juste humanité.



La Matrie des Exilées



Libre voyage en terre sculptée.



SOMMAIRE :

Cette Patrie anonyme	p. 3
La Patrie-Patrie des Exilées ou la terre d'asile	p. 32
La Poétique des Exilées : <i>Contr'Un et Contrée</i>	p. 56